

Grain de riz

n°68

Mars 2024

Sommaire



- p.1: Diên Biên Phu
- p.2: Cette guerre lointaine
- p.3: Un lourd bilan humain
- p.4: Paroles de Diên Biên Phu
- p.5: Tout un peuple s'en va au front
- p.6: Des armes venues de loin
- p.7: Se battre jusqu'au bout
- p.8: Les soldats de l'Union Française
- p.9: La marche de la mort
- p.10: La vie dans les camps de prisonniers
- p.11, 12: Geneviève de Galard
- p.13, 14: Les grandes dames oubliées de DBP
- p.15: Les forces en présence
- p.16: Les trous de la mémoire:
- p.17: Rapatriement des corps
- p.18: Diên Biên Phu, le film
- p.19, 20: Raoul Coutard
- p.21-23: retour à DBP C. Brincourt
Témoignages de Foefiens
- p.24, 25: I. Szabo DBP, le grand chambardement.
- p.26, 27: P. Garnier DBP les conséquences
- p.28: J. Maurice Le pays de vos pères
- p.29: H. Decan Le départ pour la France
- p.30, 31: Echo du passé, Vouvray 1957-58
- p.32: Nos prochaines rencontres

ĐIÊN BIÊN PHỦ

13 mars - 7 mai 1954

**En hommage à tous les valeureux combattants
des deux camps de cette terrible bataille**



Il y a 70 ans, Diên Biên Phủ, la bataille emblématique de la guerre d'Indochine. La défaite de l'armée française dirigée par le général de Castries face aux forces de l'armée populaire (Viet Minh) dirigée par le général Giáp, aboutit aux accords de Genève de 1954 qui mirent fin à la présence française en Indochine, prémices de la chute de l'empire colonial français. Pour les français d'Indochine et les Eurasiens de la FOEFI, c'était le signal de l'exode, du déracinement. Pour plus de détails voir le Grain de riz n° 61 de mars 2022.

Témoignage: L'année de la défaite de Diên Biên Phủ, j'allais sur mes 18 ans. Elle marqua le début de la décolonisation, bouleversa la vie de dizaines de milliers de Français, d'Eurasiens, et aussi, celle de millions de Vietnamiens. Elle provoqua le « rapatriement massif » vers la mère patrie où, les pupilles de la FOEFI déraciné(e)s, regroupé(e)s dans des foyers, souffriront à la fois du dépaysement et de la séparation d'avec leur mère. Victimes collatérales de la défaite de Diên Biên Phủ, les pupilles étaient pour la plupart trop jeunes pour garder en mémoire le déroulement de la bataille ainsi que les conséquences de la défaite. N'ayant pas vraiment « vécu » au Vietnam cette période dramatique, certain(e)s pupilles, une fois devenu(e)s des adultes vivant en France, ont cherché à mieux appréhender, à approfondir la cause première de leur exode : la guerre de décolonisation, la fin de l'Empire colonial.

De huit ans plus âgé que la plupart des pupilles rapatrié(e)s par la FOEFI, j'ai vécu, adolescent, les années tumultueuses de la guerre d'Indochine et en a gardé des souvenirs bien vivaces. Diên Biên Phủ provoqua le plus grand chambardement dans ma vie. La défaite du Corps expéditionnaire m'a, pour ainsi dire, « arraché des bords du Fleuve Rouge pour les rives du Mékong, puis pour les berges de la Seine ».

Imre Szabo

Cette guerre lointaine

Jamais les Français ne se sont vraiment intéressés à cette guerre-là, à son dénouement et à ses conséquences. Avant 1954 et les accords de Genève, négociés en catastrophe par Pierre Mendès France, les affaires d'Indochine ont été subies plus que vécues, imagées plus que connues. À leur tout début, en janvier 1947, un président du Conseil, Paul Ramadier, avait mis en exergue une étrange confession, qui en disait long sur le désintérêt de la puissance colonisatrice et son incompréhension du processus de décolonisation qui avait saisi la planète : « *Cette guerre que l'on nous a imposée, que nous n'avons pas voulue, nous ne la voulons pas. Nous savons qu'elle ne résoudra rien.* » Et deux semaines avant, Hồ Chí Minh avait déjà averti lui aussi, mais en sens inverse : « *Cette guerre, si on nous l'impose, nous la ferons. Nous n'ignorons pas ce qui nous attend. La France dispose de terribles moyens. La lutte sera atroce.* »

Après 1954 et la défaite française, l'indifférence a perduré en métropole, même si le cinéma a tenu en éveil la nostalgie ou l'interrogation, de La 317^e Section (de Pierre Schoendoerffer) en 1965 à Indochine (de Régis Wargnier) et Diên Biên Phu (toujours de Schoendoerffer) en 1992, et si la guerre américaine du Viêt Nam a introduit de nouveaux et violents jeux de mémoire. Seule l'armée a subi de plein fouet cette désaffection de l'opinion française et du dieu des armées : elle est entrée en crise aussitôt après Diên Biên Phủ, tenue pour la seule bataille rangée et perdue par une armée européenne pendant toute l'histoire des décolonisations. Et elle a transféré son refus de toute nouvelle humiliation et sa définition idéologique de la « guerre subversive », si douloureusement apprise en « Indo », sur un autre « théâtre », plus proche et supposé plus tricolore : cette guerre en Algérie que la France, cette fois, ne voudra pas nommer mais qu'elle perdra aussi, en 1962.

Ce sont les combattants eux-mêmes qui ont débloqué là-bas la mémoire et l'histoire de ce que les Français ont si souvent tenu pour « la sale guerre » à oublier et que les Vietnamiens ont officialisé sous le nom victorieux de « guerre d'indépendance ». A l'occasion de la visite officielle de François Mitterrand au Viêt Nam en 1993 et de son passage à Diên Biên Phủ et à Hanoi, des officiers généraux français, qui avaient été parmi les derniers parachutés dans la cuvette, ont rencontré le général Giáp, le héros en titre. Dès l'année suivante, des survivants et vétérans des deux camps, « héros » ou non, ont organisé le pèlerinage, hanté un musée et, surtout, fraternisé sur le champ de bataille lui-même avec leurs anciens adversaires. Depuis lors, tourisme de la mémoire et échange officiel ont entretenu peu à peu la découverte de l'Autre et la quête, enfin, de vérité plausible.

Jean Pierre Rioux, historien

Alfred Martinais, lieutenant puis capitaine au 5^e BPVN (parachuté à Dien Bien Phu le 14 mars) :



Je ne comprenais pas bien cette guerre menée à 12 000 km de la métropole, dans l'indifférence générale, pour le compte de Vietnamiens que nous n'arrivions pas à intéresser à leur sort.

Engagé dans la Résistance en France, je comprenais l'aspiration de l'élite vietnamienne à accéder à l'indépendance. D'un autre côté, j'étais conscient du danger que représentait pour l'Indochine - où nous avions des responsabilités - le totalitarisme communiste.

Dans le journal du Monde, je voyais de temps en temps une carte de l'Indochine où apparaissaient en grisé les zones contrôlées par le Viet-minh. D'une carte à l'autre, ces zones s'élargissaient, tout comme dans la Chine voisine, au bénéfice de Mao Tse Tung. Je ne trouvais rien dans les déclarations officielles qui puissent rassurer sur cette inquiétante dégradation.

La IV^e République semblait attendre un miracle!

À l'École militaire interarmes et surtout à l'École d'application de l'infanterie à Coëtquidan, nous nous préparions activement à une guerre moderne, que nous ne ferons pas. Mais bien peu à la guerre très particulière dans laquelle nous allions tous être plongés (une quarantaine de mes camarades de promotion sont morts en Indochine), et dont l'aspect « révolutionnaire » déroutait les soldats de métier.

En résumé, je n'ai pas été « volontaire » pour l'Indochine, mais je ne me suis pas dérobé.



Un lourd bilan humain

Ils furent près de 15 000, les combattants de l'Union française? dans la bataille de Dien Bien Phu, coupés de tout sauf du ciel, grâce à la modeste aviation française d'Indochine renforcée par quelques poignées de pilotes civils américains, pour faire face à un adversaire au moins cinq fois supérieur en nombre, galvanisé par la force du patriotisme et de l'idéologie combinés, aguerri par des années de lutte clandestine et puissamment renforcé par l'aide des « pays frères », chinois et russe. Le 7 mai 1954, jour où les soldats de l'Armée populaire du Vietnam (APV) submergèrent

finalement le centre de résistance du camp retranché de Dien Bien Phu, ils étaient à peine 10 000. Au terme de longues semaines de captivité, il ne devait finalement en revenir qu'un peu moins de 3 300.



Dans une proportion plus importante encore que leur adversaire, les troupes du général Vo Nguyen Giap subirent à Dien Bien Phu une véritable saignée. Les pertes vietnamiennes furent estimées entre 20000 et 30000 morts,

blessés et disparus, sur les 45 000 à 50 000 soldats de l'APV. Encore ne s'agit-il que d'une estimation française de l'époque, que le gouvernement vietnamien, jusqu'à ce jour, n'a jamais officiellement confirmée.

Rien ne saurait faire oublier à quel point Dien Bien Phu a été une bataille meurtrière : ni la sacralisation par les Vietnamiens d'une victoire devenue le symbole du réveil de l'Asie et de la « libération » des peuples dominés, ni l'héroïsation par les Français d'un combat « pour l'honneur » très vite rangé dans la liste déjà longue des « glorieuses défaites » qui inspirent à notre peuple tant de nobles sentiments. Pas plus que la mémoire, l'image,

dont le rôle allait être si déterminant lors de la seconde guerre d'Indochine, n'a restitué la brutalité des combats. C'est en vain que l'on cherchera les pellicules tournées pendant la bataille, en particulier par Pierre Schoendoerffer: livrées à l'adversaire lors de la captivité, elles n'ont jamais été retrouvées depuis lors. Les rares images de Dien Bien Phu qui sont parvenues jusqu'à

nous n'évoquent que les préparatifs de la bataille (images françaises), ou ont été reconstituées après celle-ci pour les besoins de la propagande viêt-minh.



Du 13 mars au 8 mai 1954, pas un jour qui n'ait eu son lot de blessés, de disparus, de morts. Comme dans les grandes tragédies grecques où les adversaires sont liés malgré eux par une communauté de destin, vainqueurs et vaincus ont tous deux payé le prix du sang et de la souffrance. En considérant la valeur des troupes engagées - les meilleures, de part et d'autre, ainsi que la proportion très élevée de pertes par rapport aux effectifs initiaux, l'on est tenté d'ajouter qu'il n'est guère de bataille, dans l'histoire militaire, où ce prix fut aussi élevé. Pourtant, le bilan humain de la guerre ne fut ni anticipé ni assumé de la même manière par les deux adversaires. Seul le vainqueur, qui menait de longue date une guerre totale, avait accepté d'avance les sacrifices considérables qu'il serait nécessaire de consentir à Dien Bien Phu.



Dien Bien Phu.

13 mars 1954. 8 mai 1954. Un printemps en enfer Pas un jour qui n'ait eu son lot de blessés, de disparus, de morts. Les douleurs, les humiliations, 3 000 survivants, condamnés au silence puis à d'autres

« aventures » sur d'autres continents, les ont vite refoulées, par devoir autant que par nécessité. Occultées, elles n'en demeuraient pas moins prêtes à rejaillir à tout instant. L'histoire, même si elle englobe et la dépasse, se passe difficilement de la mémoire. Un demi-siècle après cette retentissante défaite, il était nécessaire d'offrir une vision nouvelle de cet épisode, fondée sur le rôle et la perception des plus humbles, des « sans-grades », si l'expression peut avoir un sens à propos d'histoire militaire.

Aussi est-ce plusieurs dizaines d'anciens combattants français et vietnamiens de Dien Bien Phu qui ont été interviewés. Ces soldats oubliés étaient partis en Indochine avec la fougue, l'idéalisme et la naïveté de leurs vingt ans. Ils croyaient servir, tout simplement, leur pays, comme ils l'avaient servi, modestement mais sincèrement pendant la Seconde Guerre mondiale. Ils livrent ici leurs motivations, leur vécu, leur mémoire, leurs contradictions, et les leçons qu'ils ont tirées de leur singulière expérience. Même les plus endurcis des combattants rencontrés, qui furent de toutes les guerres et de tous les fronts (comme le général Bigeard) n'ont pas cherché à masquer leur émotion. Ces textes ont bien souvent redonné vie et corps aux vieux démons qui habitent l'esprit de ceux qui ont côtoyé la mort d'aussi près et conservé, malgré eux, le souvenir d'images particulièrement cauchemardesques...

Sources des textes



Extrait du livre: Dien Bien Phu vu d'en Face
ĐÀO THANH HUYỀN, ĐẶNG ĐỨC TUỆ,
NGUYỄN XUÂN MAI, PHẠM HOÀI THANH, PHẠM
HOÀNG NAM, PHẠM THÙY HƯƠNG



Extrait du livre: Paroles de Dien Bien Phu
Pierre Journoud / Hugues Tertrais



En France, les témoignages de soldats de l'armée populaire vietnamienne ayant participé à la lutte contre le corps expéditionnaire français d'Extrême-Orient au cours de la guerre d'Indochine sont assez rares. Excepté le *Journal d'un combattant Viêt-Minh* de Ngo Van Chieu, contemporain des événements, nous connaissons surtout « l'autre côté de la colline » au travers

des mémoires du général Giap, idéologiquement très marquées et, traduites maladroitement. *Diên Biên Phu vu d'en face* vient combler cette lacune et donne, pour la première fois, comme son sous-titre l'indique, la parole au *bô dôì*, le combattant Viêt-Minh. Cet ouvrage entend rompre avec le discours officiel vietnamien et présenter de la bataille de Diên Biên Phu (13 mars-7 mai 1954) une autre réalité. Ainsi, dans ce recueil de témoignages, les *bô dôì*, simples soldats ou officiers supérieurs, racontent leur peur, leur sentiment de dégoût ou de lassitude face aux combats et à la mort de leurs camarades, hachés par l'artillerie ou l'aviation française. Contrairement à l'historiographie traditionnelle, cette mort apparaît ici dans toute son horreur, de même que les faits d'armes sont décrits avec simplicité et humilité, loin de l'exaltation et des mises en scènes organisées depuis soixante ans autour d'un des éléments fondateurs de l'État vietnamien. L'un des intérêts majeurs de l'ouvrage est de relater également le quotidien et les difficultés de cette armée Viêt-Minh qui, en bénéficiant du soutien et de l'armement chinois, se modernise et s'alourdit, entraînant de nouvelles servitudes. Ainsi, l'amenée de l'artillerie et de la DCA de la frontière de Chine jusqu'au lieu de la bataille, la construction de routes à travers la jungle et les montagnes par le génie vietnamien constituent autant d'apports nouveaux à la compréhension de la bataille. Plus anecdotique, on peut trouver dans cet ouvrage l'appellation vietnamienne des célèbres centres de résistance français aux noms de femmes, *Béatrice*, *Gabrielle*, *Éliane*, etc., mais également la façon dont le corps de bataille Viêt-Minh réussit à se procurer des cartes de la vallée au 1/25 000^e, cartes dont l'état-major vietnamien était dépourvu. Si l'on peut regretter quelques témoignages utilisant tout l'éventail de la phraséologie communiste et rappelant par-là les écrits, souvent pesants, du général Giap (auquel l'ouvrage emprunte plusieurs passages) ainsi qu'une traduction parfois approximative et inintelligible (comme l'existence au sein de la garnison française de « *canons de contre-attaque* » [sic]), l'ensemble est riche d'enseignements tactiques comme historiques. *Diên Biên Phu vu d'en face* mérite incontestablement d'être lu.

Tout un peuple s'en va au front

« *Tout pour la victoire* » était le slogan viêt-minh de l'époque. Fin 1953, l'arrière concentrait ses forces humaines et matérielles. Presque toutes les réserves de huit années de résistance (depuis 1946) furent mises au service de la campagne au nord-ouest du pays. 27 000 tonnes de matériel et de denrées (riz, sel, sucre, viande, aliments séchés, équipements militaires...) furent transférées vers l'avant. Plus de 260 000 dân công (travailleurs civiques), plus de 22000 thanh niên xung phong (jeunes volontaires, civils affectés aux travaux militaires), en coordination avec les forces régulières de l'Armée populaire du Viêt Nam, formaient le front logistique assurant la construction des routes, la défense des lignes de communication, le transport d'armes, de vivres et des blessés...

Đào Thị Vinh, née en 1931, travailleuse civique

Je travaille comme porteuse sur les secondes lignes du front. Je ne suis venue qu'une seule fois en première ligne. À l'aller, nous transportons des munitions et, au retour, des blessés. Il faut gravir des pentes de montagnes ou de cols. Les chutes sont fréquentes. Pour transporter une caisse de munitions, il faut deux volontaires. Au retour, ces deux-là convoient un blessé. Tous les deux ou trois kilomètres, nous nous arrêtons et demandons au blessé s'il veut boire ou pisser. Quand il veut de l'eau, alors il faut le porter jusqu'à sa bouche. Beaucoup de soldats souffrent. Ils gémissent de douleur. Nous ne savons pas les soigner, seulement les encourager. Quelquefois, ils ne survivent pas à leurs blessures et périssent sur la route. La nuit, nous marchons et, le jour, nous nous reposons. Nous sommes vigilantes quand nous portons des blessés. Quand on transporte vivres et munitions, il nous arrive de dormir de fatigue en marchant. Mais quand on est en charge d'un soldat, il faut faire attention à chaque pas.

Nguyễn Thị Ngọc Bích, née en 1929, infirmière

Notre unité de soins se situe près de la première ligne. Chaque fois que les grondements des canons se font entendre, nous nous préparons à accueillir les blessés. Notre service est chargé des blessures graves. Un tel a perdu un membre, l'autre a la poitrine perforée par une balle, un troisième a subi un grave traumatisme crânien.

Nous leur apportons les premiers soins puis trois jours plus tard, nous les faisons transporter à l'arrière. N'ayant pas le temps de connaître le nom de chacun des blessés, on les appelle numéro 1, numéro 2... selon leur ordre d'arrivée dans notre antenne médicale. Souvent, notre premier geste envers un blessé est de laver ses blessures. Tous les soldats sont couverts de boue et de terre. Nous les trions ensuite en fonction de la gravité de leurs blessures et fixons l'ordre d'intervention. Notre chef d'équipe, un chirurgien, passe son temps dans la salle d'opération. Quant à nous, deux infirmières et quatre travailleuses civiques, nous devons travailler de façon autonome.



Lê Thế Trung, né en 1927, chirurgien

Après le début des engagements armés, les premiers blessés commencent à arriver. Il y a des jours où nous ne soignons que deux ou trois personnes, d'autres où les victimes affluent par centaines. Lors des derniers jours de la bataille, l'ennemi résiste farouchement pour sa survie, nous sommes tout le temps débordés. Le bloc opératoire peut juste contenir une table d'opération et un espace pour trois personnes : l'anesthésiste, le chirurgien et un aide soignant. Il existe aussi un abri pour traiter les victimes de chocs et un autre pour les blessés graves. Nous disposons des outils chirurgicaux de base mais ils sont tous rudimentaires. J'ai un kit comprenant bistouris, fils, aiguilles, mètre... Nous devons improviser. Pour arrêter les hémorragies des membres supérieurs, nous plaçons des morceaux dealebasse ou de noix de coco autour des coudes et nous servons de pansements pour faire une ligature. Malgré ces conditions précaires, les blocs souterrains fonctionnent au maximum. Nous y traitons les cas les plus urgents. Des blessés moins graves sont transférés vers d'autres centres de soins en arrière du front. Les blessés légers sont soignés chez nous pendant quinze jours. Une fois guéris, ils reprennent leur place dans les unités de combat. Les porteurs ne font pas que transférer les blessés. Je leur confie la mission de récupérer des kits de premiers soins lorsque nous prenons une position ennemie. Chaque fois que nous trouvons des instruments chirurgicaux, du coton, des pansements désinfectés, nous sommes très contents car tous ces outils aident à soigner nos combattants.



Les canons de 105 mm faisaient partie des surprises que l'APV réservait à son adversaire. Ces pièces, venues de Chine avaient fait un long voyage avant d'atteindre Điện Biên Phủ

Đỗ Sâm, né en 1931, artilleur, régiment 45, division 351

L'acheminement des nouvelles armes de l'étranger à nos bases à l'intérieur du pays par voie fluviale permettra d'assurer le secret absolu. Dans la première phase, notre unité a déplacé 20 pièces d'artillerie accompagnées d'obus. À la nuit tombante, lorsque les avions ennemis cessent leurs activités, des bộ đội quittent les abris aux abords du fleuve. La navigation dure toute la nuit jusqu'aux premières lueurs de l'aube. Les radeaux et barques mouillent ensuite au bord des rives. Là, des travailleurs civiques apportent des branches d'arbres et du feuillage pour camoufler engins et embarcations.

Pour l'acheminement des camions, nous devons d'abord les démonter. Nous embarquons 40 camions GMC jusqu'à l'embarcadere de Thíp, à 10 km de Bão Hà, lieu de regroupement des véhicules.

Les pièces d'un camion sont chargées à bras sur deux radeaux par les soldats et les travailleurs civiques. Chaque nuit, 4 radeaux transportant les pièces détachées de 2 camions quittent l'embarcadere Thíp. Nous naviguons à travers des endroits dangereux tels Thác Ma (la cataracte fantôme), Cối Xay (le moulin) ou Hòn Nhợc (la roche épuisante).

Nous ne parcourons que 10 à 20 km chaque nuit.

Fin avril 1953, le dernier camion est arrivé en toute sécurité à la base arrière.

Quelques mois plus tard, ces mêmes camions, transportant les mêmes pièces d'artillerie et les mêmes hommes, traversent de nouveau le fleuve Rouge à l'embarcadere Âu Lâu puis franchissent le col de Pha Đin pour arriver à Điện Biên Phủ.

Phạm Văn Nhâm, né en 1932, chef de groupe des dynamiteurs, division 312

Arrivée au lieu de regroupement, notre unité est chargée d'acheminer les pièces d'artillerie de 105 mm en position. C'est la première fois que nous voyons des canons de gros calibre. Chaque compagnie de 120 hommes se charge de tirer une pièce d'artillerie. Nous disposons d'un treuil et de trois cordes solides. Chaque corde est confiée à une section qui la traîne tout en s'occupant de tourner le treuil et de caler les roues. Les pièces d'artillerie sont acheminées à mesure que le génie construit les routes.



Michel Trinquand, aumonier de la 13° DBLE:

Après la perte de Béatrice et de Gabrielle, j'ai rencontré le **lieutenant-colonel Piroth**, qui m'a déclaré : « Je suis responsable de notre infériorité en artillerie, car j'ai refusé les moyens qui m'étaient proposés, considérant qu'avec les 155, je pourrais faire taire les 105 viets. » La nuit suivante il se suicidait.

Accablé, il lâcha alors ce terrible aveu : « C'est foutu. J'ai annoncé à Castries qu'il fallait tout arrêter. On va au massacre et c'est ma faute!!!. » Sans doute avait-il déjà pris, en son for intérieur, la décision de mettre fin à ses jours : le 15 mars, de son unique main, il dégoupilla une grenade sur sa poitrine.

Jean-Marie Moreau, lieutenant d'artillerie au 2/4° RAC

Vers le 15 décembre, notre régiment fut désigné pour rejoindre Dien Bien Phu, les canons de 105 mm ayant précédé les hommes qui allaient les servir. [...] Quelques jours avant de partir, j'avais appris un peu par hasard d'un camarade de promotion, le lieutenant Fustier, qui était en poste au commandement de l'artillerie du Tonkin à Hanoi, que les Viets disposaient d'une douzaine de canons de 105, avec peut-être 10000 coups.

Lieutenant Allaire chef de section de mortiers au 6°BPC

C'était dantesque. C'était comme la fin du monde. C'était la première fois que j'assistais à cela : j'ai cru comme les Gaulois, que le ciel me tombait sur la tête. Je n'avais jamais été sous des tirs d'artillerie aussi importants... On était collé à la terre comme des ventouses; on aurait voulu disparaître sous la terre pour ne pas être haché. La nuit du 30 mars, j'étais parti à découvert avec mon radio et mes jumelles pour régler un tir d'artillerie sur les Dominique : c'était l'enfer! On ne voyait plus rien à dix mètres; ça tremblait, c'était véritablement wagnérien!

Quand ça s'est arrêté, je me suis relevé et j'ai pris mes jambes à mon coup pour rejoindre ma position à huit cent mètres. Les Vietnamiens, pas plus que nous, n'avaient jamais vu ça. Il n'y avait pas, à Dien Bien Phu, de vétérans de 14-18, pas de vétérans de Verdun qui était la référence.

C'était quelque chose de complètement hors-dimension par rapport à tout ce que nous avons rencontré jusque-là.

Même pour nous, du 6e BPC, qui roulions les mécaniques dans les défilés et faisons figure de baroudeurs endurcis...





Le 26 mars, **Bigéard** était reçu au PC par le colonel de Castries. Hanoi réclamait une opération de destruction des armes de DCA situées à l'ouest du camp retranché. Bigéard, alors simple chef de bataillon, fut chargé d'orchestrer une attaque n'impliquant pas moins de 2 000 hommes, de l'artillerie, l'aviation et quelques blindés. Neuf heures plus tard, la mission était accomplie. Fut-ce le « grand succès » que décrit le général Bigéard dans ses mémoires ? Les pertes infligées à l'adversaire (estimées à 350 tués, plus de 500 blessés), et à ses armes lourdes, n'étaient certes pas négligeables, mais la DCA n'en avait pas été muselée pour autant : elle continua à gêner considérablement les aviateurs dans leurs missions.

Bigéard n'était pas dupe : « *Je sais que ce n'est qu'un feu de paille, car pareil effort nécessiterait un repos, un rechargement de nos pertes* » Mais l'opération contribua à revigorer le moral d'une garnison qui en avait malgré tout bien besoin.

Capitaine Bizard, commandant de compagnie au 5^eBPVN

... Nous avons eu également la chance de pouvoir récupérer nos esprits après le matraquage de l'artillerie et des mortiers viets. Le 1/2^e REI déclencha rapidement ses tirs d'appui avec ses mortiers, dont les artificiers furent pour la plupart tués. [...] Le combat sur Huguette 7 dura toute la nuit mais le PA nord tint bon. Les Viets profitèrent de leur attaque pour prolonger leurs tranchées qui atteignaient désormais nos barbelés, à quelques mètres de nos positions, si bien qu'un avion de chasse dans la matinée, persuadé que le poste était aux mains des bo dôis, largua sa bombe sur le PA. Heureusement, celui-ci tomba sur une tranchée de communication mais le malheureux chasseur fut abattu par la DCA vie.

Les Viets se retirèrent provisoirement ; ce qui nous permit d'évacuer nos morts, nos blessés, et de ramasser les nombreux cadavres de nos adversaires accrochés dans nos barbelés.

L'espoir ne semble jamais avoir quitté les combattants français jusqu'à la fin du mois d'avril, et même, pour certains, jusqu'à la dernière heure de combat. Non l'espoir d'une résistance qui eut fait plier la volonté adverse. À quelques exceptions près, chacun savait que, même poussée à son paroxysme, celle-ci ne pourrait renverser à elle seule une situation passablement compromise dès après la chute des trois centres de résistance du Nord, entre le 13 et le 15 mars.

Mais tous conservaient une solide confiance dans une intervention d'origine extérieure, qu'elle fût militaire ou diplomatique, voire dans une sortie, même si l'on anticipait son coût humain. Or, le général Navarre les envisagea effectivement et commença - tardivement - à leur donner un début de réalisation. Mais il ne leur donna jamais la priorité sur le théâtre des opérations, au bénéfice de l'opération Atlante dans le centre du Vietnam. Un certain nombre de ses subordonnés allait regretter ce choix très amèrement. Et pas seulement le général Cogny, dont les rapports avec le commandant en chef s'étaient au fil des mauvaises nouvelles gravement détériorés.

Caporal chef Bony (groupe des voltigeurs au 2/1^e RCP)

Avec quelques rescapés, j'étais pour ma part coincé à bout d'une tranchée qui n'avait pas été raccordée au réseau central. Pour le rejoindre, il fallait s'extraire de la tranchée et traverser à découvert un espace d'une dizaine de mètres. Derrière nous : des cris, des ordres, distinctement prononcés en vietnamien. Sans attendre, mes compagnons - cinq ou six parachutistes, dont quelques légionnaires allemands - escaladèrent la tranchée et s'élançèrent. J'essayais de les suivre, mais j'étais blessé au coude et mon bras gauche était en écharpe. J'ai donc pédalé dans la boue sans parvenir à prendre appui pour m'extraire de la tranchée glissante. Or, mon handicap me sauva, car tous mes camarades furent fauchés de dos par le tir d'une arme automatique placée en batterie juste au-dessus de nous. Morts ou blessés, je ne sais ce qu'ils sont devenus, car dans l'instant qui suivit, je fus moi-même capturé, brusquement délesté de ma Mat 49, de mes Chargeurs, de mon couteau et de ma montre (j'ai eu le temps de lire l'heure : il était 12 h, le 7 mai) et conduit sur Éliane 1.



Sur le trajet, je remarquais une exceptionnelle concentration de cadavres, amis, ennemis, entiers, déchiquetés, dégagés, enfouis, certains récents de la nuit, d'autres déjà décomposés, qui resteront à jamais sur cet espace restreint, victimes anonymes des affrontements insensés qui s'y sont déroulés nuit après nuit. Il y avait bien peu de vivants sur Éliane 1.-



Les soldats de l'Union française

Qu'écrire au sujet de ces Vietnamiens, Thaïs, Laotiens, Cambodgiens, Africains ou Nord-Africains, qui composaient l'immense majorité des effectifs à Dien Bien Phu?

Les témoignages disponibles sont rares, pour ne pas dire inexistant. Se battaient-ils pour la France? Pour le Viet-nam? Pour l'Union française? Rien n'est moins sûr. Plus certainement pour un chef - chef de section, commandant de compagnie ou chef de bataillon - qui leur inspirait la confiance et le respect, « à la vie, à la mort ». Si bien qu'au moment où les canons du général Giap, tels les dragons des légendes vietnamiennes, se mirent tout à coup à cracher le feu sur les assiégés de Dien Bien Phu, fauchant par dizaines leurs chefs, beaucoup eurent du mal à trouver en eux de nouvelles raisons de se battre. Il ne leur resta plus qu'à sauver leur peau, celle de leurs camarades de combat, et, si possible, leur honneur.

P. Journoux, H. Tertrais

Lieutenant Allaire chef de section de mortiers au 6°BPC

Partant vers les camps, j'ai croisé mes Vietnamiens et j'ai lu dans leur regard leur tristesse qui n'avait d'égale que la mienne. Ils m'auraient sans doute dit: « Toi, mon lieutenant, tu nous a fait rengager et maintenant qu'allons-nous devenir? » La plupart avaient déserté des unités viet-minh pour rejoindre l'armée française. Si mon sort n'était pas très enviable du fait que j'étais moi aussi prisonnier des Viets, le leur était terrible : ils allaient probablement être passés par les armes, au mieux, rééduqués et envoyés croupir dans un bagne. Certains pleuraient, quant à moi, j'étais désespéré d'avoir agi aussi légèrement en les rengageant, car je savais que de toutes façons, ils allaient mourir en captivité. Sur la route des camps, nous ne marchions que de nuit (nous partions vers 17 h-17 h 30).

Trois jours après la chute de Dien Bien Phu, nous avons croisé une colonne qui redescendait vers le camp retranché, alors qu'habituellement les théories de Bodoïs remontaient vers les sanctuaires de la frontière chinoise. En passant à côté d'eux, je me suis aperçu qu'il s'agissait de mes Vietnamiens, ceux qui avaient combattu à mes côtés. L'un d'eux est sorti des rangs et m'a donné une pâte de fruit (l'équivalent d'un repas à la Tour d'Argent pour un « Tu binh » - un prisonnier). J'ai aussitôt reconnu Dan et lui ai dit que je n'en voulais pas. Il a insisté : « c'est pour toi mon lieutenant... » Il n'y avait rien à faire : il a fallu que je prenne cette pâte de fruit. Un Bodoï nous a aperçus et a commencé à rouer mon Vietnamien de coups parce qu'il parlait à un officier français. Je me suis avancé pour le protéger et ai reçu un

certain nombre de coups que j'avais bien mérités.

Nos Vietnamiens étaient condamnés. Ce soir-là, ils rejoignaient Dien Bien Phu pour déminer le champ de bataille.

Or nous n'avions pas de plan de mines. Un professionnel vous dira que si vous minez la pièce dans laquelle nous nous trouvons sans établir un plan précis, le premier qui ouvrira la porte a toutes chances de sauter... Ils ont donc commencé par déminer et les survivants ont été emmenés sur la frontière de Chine pour reconstruire le chemin de fer du Yunnan. Rares sont les Vietnamiens qui ont été libérés.

J'en ai retrouvé un par hasard qui mendiait à Hanoi; il avait été blessé à Dien Bien Phu. La chance a voulu qu'il fut l'un des rares à être évacué sur Hanoi après avoir été opéré par le commandant Grauwin.

Capitaine Martinais, commandant de la 5° BPVN

Le choc a été rude pour ma jeune compagnie, « jaunie » à 90 % (trois chefs de section étaient vietnamiens). J'ai été séparé de mes parachutistes vietnamiens dès ma capture. Je n'ai jamais revu un survivant. On m'a dit qu'ils ont payé cher leur fidélité.



5e bataillon de parachutistes vietnamiens :

Le plus connu pour avoir participé à DBP constituée le 1er septembre 1953 à Hanoi

Il est formé à partir du transfert du PC et des 3e et 23e compagnies indochinoises parachutistes du 3e bataillon de parachutistes coloniaux dissous la veille et rapatrié en métropole.

Opérations du 5 BPVN :

Opération Brochet en septembre - octobre 1953, Opération "Castor" - novembre 1953, Bataille de Diên Biên Phu : il est largué le 14 mars 1954.



La marche de la mort

Pierre Flamen, sergent-chef au 6° BPC

Dans la colonne de prisonniers qui commençait à s'ébrouer, j'ai rencontré deux sous-officiers thaïs, natifs de Dien Bien Phu, que j'avais eus dans mon commando lors de mon premier séjour. Ensemble, on a décidé de quitter la colonne; c'était le jour de la chute du camp. On est passé dans des positions d'artillerie ennemies, à ciel ouvert mais parfaitement camouflées, à deux kilomètres du camp retranché.

À peine quelques heures après la fin de la bataille, celles-ci avaient déjà été évacuées... Il ne restait sur le terrain que des monceaux de douilles et des kilomètres de fil téléphonique. Puis on a chevauché tous les mamelons



et s'est heurté à une piste qui venait d'Isabelle. Les deux Thaïs m'ont dit: « On va vous laisser là, on va essayer de regagner nos villages. On va mettre des vêtements civils, thaïs, et on vous rejoindra pour partir vers le Laos. » Je les ai attendus toute l'après-midi, dans un ruisseau, en pleine jungle. Mes deux Thaïs sont bien revenus, mais avec des Viets qui les avaient attrapés et qui nous ont ramenés aussitôt dans le convoi !

Pierre Bony, caporal-chef, groupe de voltigeurs au 2/1°RCP

Sur les pistes qui traversaient le pays thaï, il était très facile d'échapper à la vue des sentinelles, peu nombreuses et à vrai dire peu motivées par la surveillance des prisonniers de guerre; il suffisait de se jeter dans les fourrés et d'attendre. Mais la véritable évasion n'était pas réaliste :

où aller sans carte, sans boussole, sans panneaux indicateurs, sans guide, et surtout sans provision et sans chaussure, à des centaines de kilomètres du premier poste français, avec la certitude de faire repérer son faciès occidental par le premier autochtone rencontré ?

Au cours de ces cinquante-sept jours de marche forcée, le rituel quotidien varia peu : marche, pluie, marche, pluie, et le soir à l'étape, ramassage du bois mort, allumage du feu, cuisson du riz, séchage des vêtements à la chaleur du feu, recherche du meilleur endroit pour la nuit (sur les terrains de forte déclivité, il fallait se caler sur un tronc d'arbre pour ne pas rouler sur la pente) et, enfin, repos jusqu'au lever du jour.

Parvenu au terme, je me réjouissais, pour ma part, d'avoir eu la chance d'effectuer ce long trajet sans problème majeur. Au début, la balle que j'avais dans la jambe m'a fait boiter, puis je l'ai oubliée. Ma blessure au coude

gauche, lavée à l'eau de pluie, était en voie de cicatrisation, mais je ne pouvais toujours pas plier mon bras. Seul petit handicap: les épines plantées sous les pieds, impossibles à retirer parce qu'on ne disposait d'aucun instrument pointu.

Les survivants de la marche de la mort étaient exténués, très amaigris, sales, hirsutes et barbus, leurs vêtements en lambeaux, imprégnés de poux et de punaises des bois, mais ils étaient heureux d'être parvenus au terme du voyage, et d'atteindre enfin ces camps dont les commissaires politiques, depuis le départ ne cessaient de nous dire tant de bien.

Gottfried Catsanier, sergent-chef ,chef de section au 1/2° REI

Les Viet-minh avaient emmené tous les prisonniers capables de marcher, y compris les blessés amputés d'un bras. Mais il n'y eut aucun soin. Les seuls conseils nous avaient été donnés par les médecins français : uriner sur nos blessures pour les désinfecter; laisser les larves et autres asticots y sucer le pus. Tous les huit jours, les Viets nous disaient que nous approchions bientôt des camps où l'on trouverait infirmières et cuisiniers. J'ai vu des camarades atteints par la gangrène, devenus aveugles, qui criaient au bord de la piste et nous suppliaient de les tuer pour abrégé leurs souffrances.

Je marchais moi-même avec un sergent de la Légion, Autrichien comme moi, qui me parlait de sa famille et de son fils de quatre ans. Au bout d'un mois de marche, il cessa de se nourrir et de parler. Abandonnant ses efforts, il resta au bord de la piste et disparut comme des centaines d'autres camarades.



Le camp n° 1 de Lang Vai, à une centaine de kilomètres de la frontière chinoise, après 600 km et 44 jours de marche.

Le capitaine Martinais décrit l'arrivée au camp:

Il se trouvait quelque part entre Tuyen Quang et la frontière de Chine, dans un cirque de calcaires noyés dans une forêt de bambous, en face d'une rivière aux eaux limpides...

En d'autres temps, j'aurais trouvé le paysage à la fois grandiose et sauvage. Mais à défaut d'avoir celui du touriste, j'avais le regard du prisonnier, exténué par une marche de 500 à 600 km, terriblement humilié et totalement abandonné du reste du monde. [.]

Le camp comprenait une douzaine de baraques, ouvertes de tous les côtés et couvertes de feuilles de latanier. Le bambou remplaçait au sol le carrelage. Pas de barbelé, pas de mirador ni de sentinelle fixe, tout juste un poste de garde.

Bernard Klotz, lieutenant de vaisseau, pilote de la flottille 11F

Il n'y a pas eu d'exactions, de tortures directes. Mais les conditions de vie étaient par elles-mêmes une torture, et le supplice du buffle, un acte d'une grande cruauté. Les maisons dans lesquelles nous étions gardés étaient sur pilotis.

Sous la maison, vivaient les poules, les cochons, le buffle...

Quand, pour une raison quelconque, le chef de camp était mécontent de l'un d'entre nous, il l'attachait à un poteau, au milieu de tous ces animaux, tout près du buffle.

Ça pouvait durer plusieurs jours. C'est un supplice que je n'ai pas subi, mais qui meurtrissait beaucoup. Quant aux brutalités physiques, directes, (par exemple, quand on m'a bâtonné après mon évvasion), disons que c'était une réaction normale que d'autres geôliers auraient appliquée.

Jean Carpentier, second-maître, armurier de la flottille 28F

Dans les séances de mise en condition, les commissaires politiques ne se privaient pas de propager des mauvaises nouvelles, telles que : « 500 avions abattus en 24 heures. » J'eus le malheur de dire que ce n'était pas possible.

Le commissaire recommença la séance depuis le début, concluant sur un slogan de ce type : « Vous faites partie du peuple de France, et les colonialistes français, les impérialistes américains, vous ont envoyé faire la guerre au peuple du Vietnam qui lutte pour son indépendance et sa dignité.

Vos seuls ennemis se trouvent chez vous, en France... »

Cette répétition quotidienne de slogans plus ou moins variés, finissait par nous imprégner. Certes, nos pensées étaient « verrouillées » sur la France, nos familles, et la nourriture occupait la totalité de nos rêves. Mais, de temps en temps, le verrou sautait et quelques idées révolutionnaires nous atteignaient.

Le temps passant, la captivité devint plus dure. J'étais désormais atteint du

béribéri et du paludisme, avec une fièvre permanente. Je mourrais de faim et me sentais rongé de l'intérieur. Couché sur le dos, je devais constamment replier les jambes tant l'estomac était douloureux. Puis s'ajouta une dysenterie amibienne. Je me suis dit que je n'en aurais plus que pour trois semaines de vie. C'était sans compter avec la chance. J'ai pu bénéficier des gélules de sulfamide.

Pierre Bony, caporal-chef, groupe de voltigeurs au



2/1°RCP

... l'organisme s'affaiblissait régulièrement et les forces peu à peu se retiraient. En l'absence de miroir, il n'était possible de contempler son image que sur les plans d'eau calme, mais il y a toujours du vent.

À défaut, la contemplation de l'image des compagnons d'infortune était particulièrement éloquent. Sales, hirsutes, couverts de vermine, squelettiques, les uniformes en lambeaux, les prisonniers erraient comme des zombies, à la recherche perpétuelle de la moindre nourriture. Leur maigreur devenait telle que leurs genoux apparaissaient au-dessous des fémurs décharnés comme des nœuds au milieu d'une serviette.

Geneviève de Galard :

Geneviève de Galard Terraube est née le 13 avril 1925 à Paris dans le 9ème arrondissement. Geneviève de Galard passe sa petite enfance à Paris dans le 17ème arrondissement avec ses parents et sa soeur ainée. Lorsque son père meurt en 1934 elle a neuf ans. Les circonstances de la seconde guerre mondiale contraignent la famille à quitter Paris pour Toulouse lors de l'hiver 1939.

Elles reviennent à Paris pendant l'été 1943. Geneviève de Galard suit des cours d'anglais à la Sorbonne et se lance dans des activités associatives auprès de handicapés dans un hôpital.

Elle obtient le diplôme d'Etat d'infirmière en 1950 puis en 1952 elle réussit le concours de convoyeuse au sein de l'Armée de l'Air. G. de Galard a 20 ans quand la guerre d'Indochine commence.

Descendante d'une famille des plus prestigieuses familles françaises (un de ses ancêtres se battait déjà aux cotés de Jeanne d'Arc), elle rêve d'aventure et veut servir. Elle choisit le métier de convoyeuse de l'armée de l'air. Sa mission : soigner les blessés lors des évacuations aériennes.

Diên Biên Phu

Engagée à l'âge de 27 ans dans le corps des convoyeuses de l'air qui rapatriait les blessés entre Dien Bien Phu et Hanoï à bord d'avions sanitaires, Geneviève de Galard se retrouva prise au piège à Dien Bien Phu, au cœur de l'attaque du Viet-Minh. Geneviève de Galard était la seule infirmière présente au chevet des soldats français blessés lors des combats

Bien que le personnel médical masculin soit initialement hostile - elle était la seule femme dans le camp - ils feront finalement des adaptations de logement pour elle. Ils lui arrangeront également un semblant d'uniforme à partir de bleus de travail camouflés, de pantalon, de chaussures de basket-ball et d'un t-shirt. Geneviève de Galard fit de son mieux dans des conditions sanitaires dérisoires, consolant ceux sur le point de mourir et essayant d'entretenir le moral face aux pertes humaines montantes.

Près d'un an plus tard, le 28 mars 1954, vers 4 heures du matin, elle s'envole à bord d'un avion de transport Douglas C-47 vers la garnison française de Dien Bien Phu. C'était le 40e vol de Geneviève de Galard pour évacuer des soldats blessés à Dien Bien Phu et sa 149e évacuation médicale du Vietnam. Geneviève de Galard se porte alors volontaire pour servir comme infirmière dans l'hôpital de campagne commandé par le Docteur Paul Grauwain (surnommé "le toubib"



- opérait torse nu et pratiquait 40 amputations par jour).

Ce C-47 qui a dû faire face à des tirs nourris de l'artillerie Viet Minh mais il atterri sans encombre. Cependant, alors qu'il roulait dans l'obscurité sur la piste, l'avion s'est emmêlé dans un fil barbelé ce qui a occasionné une fuite d'huile dans l'un de ses moteurs. L'avion devra être réparé avant de pouvoir transporter les 25 soldats blessés allongés sur des civières dans une tranchée le long de la piste. À l'aube, le Viet Minh ouvre le feu avec des obusiers de 105 mm. Il n'y aura pas de vol pour les blessés et pour Mlle de Galard. Elle est restée bloquée sur place, seule femme européenne dans une garnison de quelque 15 000 soldats français et de l'Union française. Plus tard beaucoup d'hommes la complimenteront pour ses efforts.

Geneviève de Galard n'a pas essayé de revenir sur Hanoï, elle est restée dans un bunker souterrain boueux pour soigner les blessés les plus graves. Dans des conditions infernales, brutales, primitives et insalubres, l'infirmière travaille avec le Dr Paul Grauwain, le médecin-chef français. Responsable des blessés graves, elle lave, désinfecte les plaies, refait les pansements, allume

les cigarettes, sourit et reconforte les blessés, jeunes soldats foudroyés par cette guerre.

Certains forcent son admiration comme ce jeune légionnaire triple amputé qui trouve encore le moyen de plaisanter, lui proposant de l'emmener danser quand la guerre sera finie. Pour eux tous, Geneviève est un peu la mère, un peu la sœur, un peu l'amie, sa seule présence rend moins inhumain cet enfer de feu, de boue et de sang. Sa place, elle ne la céderait à personne. La peur ? Pas le temps ! L'angoisse de la mort ? Sa foi chrétienne la protège. La citation accompagnant la Légion d'Honneur et la Croix de guerre, qui lui sont remises fin avril 1954 par le général de Castries qui commande le camp retranché, insiste : « A suscité l'admiration de tous par son courage tranquille et son dévouement souriant ».

C'est une jeune infirmière dont le courage a marqué les Français, honorés pour son dévouement au chevet des soldats durant la guerre d'Indochine. *"Je vous assure que je ne m'attendais pas à une telle popularité, je ne l'ai pas mérité"*, déclarait-elle à l'époque.

Les Américains l'ont même surnommée "l'ange de Dien Bien Phu". En 1954, alors que le conflit fait rage entre la France, puissance coloniale, et les communistes Viêt-Minh qui réclament l'indépendance, 15 000 soldats français sont retranchés à Dien Bien Phu, dans l'actuel Vietnam.

« l'ange de Diên Biên Phu »

Elle n'oubliera jamais l'odeur et les cris de la défaite, le 7 mai, l'immense champ de bataille crépusculaire perdu dans la jungle indochinoise, les plaintes des blessés, le souffle court des agonisants et la puanteur des cadavres abandonnés. Au terme d'un siège de plusieurs semaines, la France a rendu les armes et son bilan se passe de commentaire : on recense 3 420 tués et disparus et autant de blessés parmi les assiégés. Le vainqueur, personnifié par le général Giap, capture près de 11 000 prisonniers.

- 7 mai 1954 : chute de Dien Bien Phu.

- 20 juillet 1954 : signature des accords de Genève mettant fin à la guerre d'Indochine.

- 23 juillet 1954 : entrée en vigueur
Le 10 juin 1954 : En présence de la mère de Geneviève de Galard, le secrétaire d'Etat à l'Air, M. CHRISTIAENS, accompagné du ministre de la Défense du gouvernement LANIER, M. René PLEVEN décore Mademoiselle de Galard de la médaille de l'Aéronautique et de la Santé publique, dans la cour des bâtiments de l'armée de l'air.

Le 7 mai 2004: aux Invalides le président de la République Jacques CHIRAC lui a remis la cravate de commandeur de la Légion d'honneur.

Décorée en France et aux États-Unis C'est ici que la France va perdre la guerre mais gagner une héroïne, une infirmière âgée de 29 ans. L'avion militaire qui l'avait emmenée sur place avait été détruit, la coinçant au milieu des combats. *"L'artillerie Viêt-Minh tirait avec une telle violence qu'on avait l'impression que nos abris risquaient de s'effondrer"*, se souvenait-elle dans une interview accordée en 2014. Faite prisonnière par les Viêt-Minh après la défaite, elle continue d'exercer son métier. À sa libération, elle reçoit les honneurs en France, mais également à Washington (États-Unis). À New-York, elle est

acclamée par des dizaines de milliers d'Américains, fêtée sur Broadway au cours d'une parade triomphale suivie par 250.000 New-Yorkais. Une vraie surprise, après avoir été coupée du monde. En 1954, le parcours héroïque de Geneviève de Galard a permis de faire oublier pour un temps, la défaite et l'humiliation de Dien Bien Phu.

Dès lors, des agences de presse américaines et un journal anglais lui demandent l'exclusivité de ses impressions en échange de sommes astronomiques. Elle refuse. Un producteur de cinéma veut tourner une saga et faire jouer son rôle par Leslie Caron. Elle écarte la proposition.

"Vous ne pouvez plus vous permettre d'être une femme comme les autres", lui écrit Hélié de Saint-Marc après Diên Biên Phu. Il ne faudra pas longtemps à Geneviève pour comprendre qu'elle peut vivre cette haute exigence dans les actes les plus simples de la vie. Voilà pourquoi elle reprend ses voyages en Algérie et en Indochine. Après la fin de son contrat avec l'Armée de l'Air, elle poursuit son métier d'infirmière auprès de grands invalides de guerre.

Geneviève de Galard, digne dame restée muette tant d'années malgré de multiples sollicitations alléchantes, fait parler ses souvenirs, rappelant les visages oubliés, le quotidien de la guerre, la perte d'une garnison condamnée mais obstinée de courage et de sacrifices. Ce parcours respire le don de soi.

Lors de son retour à Paris en 1954 après 6 semaines passées aux côtés de combattants et des blessés du camp retranché, puis 17 jours aux mains du Vietminh elle avait reçu une lettre signée de six officiers parachutistes du 11ème CHOC, inconnus d'elle. L'un d'eux était Hélié de Saint-Marc, inconnu à l'époque. Ils lui écrivaient : "Laissez de côté toute propagande et publicité. Nos camarades n'ont besoin ni d'articles ni de films.

L'histoire les jugera. Vous étiez eux c'est suffisant". Geneviève de Galard était en total accord avec cette lettre et elle s'est tue.

Longtemps Geneviève de Galard s'est tue. Elle ne souhaitait pas alimenter la publicité dont elle avait été l'objet en 1954 après Dien Bien Phu. Elle trouvait que c'était exagéré et déplacé. Ses camarades prisonniers souffraient encore dans les camps.

Qu'a-t-elle fait sinon son devoir ? Elle dira : "c'est en se dépassant qu'on arrive à grandir".

Célèbre malgré elle, elle choisit dès qu'elle le peut de reprendre le cours de sa vie dans l'anonymat.

A 98 ans Geneviève de Galard vit aujourd'hui avec son mari à Paris dans le 17ème arrondissement, dans l'appartement où elle a vécu dans son enfance, pas loin de la rue Lévis.

-14 juillet 2023 : inauguration d'une place de Toulouse, baptisée du nom de Geneviève de Galard elle était présente aux côtés de plusieurs élus et anciens combattants.- 7 mai 2022 : inauguration d'une rue au nom de Geneviève de Galard à Noisy le Roi dans les Yvelines

Geneviève Achard



France Info Culture/Grande chancellerie de la Légion d'honneur / Geneviève de Galard Une femme à Dien Bien Phu/ Le Monde



Un article du Contrôleur général des armées Philippe de Maleissye.

Les grandes dames de Diên Biên Phu, Il y a celles dont on ne parlait jamais, dont on parlera si peu, les petites p*** des BMC (Bordel Militaire de Campagne). La bataille de Diên Biên Phu, du 13 mars au 7 mai 1954, a fait, côté français, 16 000 morts, blessés et prisonniers, et marqué la fin de la guerre d'Indochine et le retrait de la puissance coloniale française. Jacques Chirac a rendu hommage aux vétérans et aux « gueules cassées » et à Geneviève de Galard, infirmière-chef du camp retranché qui resta jusqu'au

bout pour s'occuper des blessés et des agonisants, tandis que le colonel de Castries était retranché dans son QG souterrain et ne prit



pas la peine de rendre visite aux blessés.

Geneviève de Galard était-elle seule ?

L'hommage rendu aux combattants a pudiquement passé sous silence celles qui l'aidèrent : les pensionnaires des BMC (bordels militaires de campagne) installés par une armée soucieuse du moral des troupes. Françaises, Maghrébines ou Annamites, ces très grandes dames furent, aux dires des survivants, admirables de courage, bravant le feu et la mitraille pour venir au secours des soldats. Aucune n'a survécu. Prisonnières du Vietminh, les unes, d'origine vietnamienne, ont été exécutées. Les autres ont été victimes des mauvais traitements de leurs geôliers. Aujourd'hui encore, aux yeux de certains, elles ne sont pas présentables. **La morale est sauve** . Lors de la chute du camp de Dien Bien Phu, la plupart ont été capturées. Les Algériennes ont été libérées, tout au moins celles qui ont survécu au siège puis à la longue marche et à la détention. Les Vietnamiennes ont disparu, toutes et pour toujours.



Ces prostituées méritent d'être qualifiées, de « *Grandes Dames de Diên Biên Phu* ».

Les femmes vietnamiennes présentes dans la vallée.

Sur les centres de résistance « Béatrice » et « Gabrielle »², avaient été installés des BMC3. Celui de « Béatrice », tenu par un bataillon de la 13e DBLE était constitué d'une quinzaine de prostituées vietnamiennes. Celui de « Gabrielle », tenu par un bataillon de tirailleurs algériens, par autant de jeunes femmes nord-africaines. Lorsque « Béatrice » a été attaquée, le chef de bataillon Pégot, qui commandait cette position, a

aussitôt ordonné aux femmes de rejoindre le centre du camp, pour les soustraire aux combats. Lorsqu'elles parvinrent au réduit central, le colonel de Castries leur ordonna de prendre le prochain avion qui décollerait et de rentrer à Hanoï. Elles refusèrent toutes et réclamèrent de demeurer au service des soldats français, comme aides-soignantes, lavandières, cuisinières ou porteuses de colis. Elles restèrent donc et, jusqu'à la fin de la bataille, déployèrent des trésors de dévouement, auprès notamment des blessés. Vers la fin, elles se

transformèrent en infirmières de fortune. Avec dévouement, elles ont tenus des mains d'agonisants, elles ont rafraîchi des fronts d'hommes gémissants, elles ont lavé des blessés qui chiaient sur eux, elles ont recueilli des confidences de types qui appelaient leurs mères, elles ont changé des pansements puants. A la chute du camp retranché, elles furent capturées par les soldats vietminh et envoyées en camp de détention où nul n'entendit plus jamais parler d'elles

Contrôleur général des armées
Philippe de Maleissye.



Un journaliste, Alain Sanders, rencontrant des années plus tard le docteur Grauwin (médecin chef du camp), lui demande s'il a connu le sort des prostituées du BMC de la Légion, les Vietnamiennes donc, dont plus personne n'a plus entendu parler.



Docteur Grauwin: « Ces filles étaient des soldats. De vrais soldats. Elles se sont conduites de façon remarquable. Tous mes blessés, tous mes amputés, mes opérés du ventre étaient à l'abri dans des trous souterrains. Et il fallait qu'ils pissent, qu'ils fassent leurs besoins, qu'ils fassent un peu de toilette. Ce sont ces femmes, ces prostituées transformées en "anges de la miséricorde" qui m'ont aidé à les aider, qui ont permis à nos blessés de supporter leurs misères. Elles les ont fait manger, boire, espérer contre toute espérance »

De la suite, de leur agonie, il n'y a plus de témoins directs, simplement le récit que Grauwin a recueilli plus tard, parce qu'un commissaire politique, dans un camp, a parlé de ces femmes à un prisonnier : Pourquoi un commando de femmes contre nous ? - Il n'y avait pas de tel commando - Si, elles nous ont tirées dessus. Ainsi donc, les filles des BMC, infirmières au plus fort de la tragédie, auraient-elles aussi pris les armes lorsqu'elles n'ont plus eu d'espérance à offrir. Grauwin sait qu'elles ont été rossées, tabassées, affamées. Elles n'ont cessé de crier à leurs bourreaux qu'elles étaient françaises qu'à l'instant où elles ont reçu, l'une après l'autre, une balle dans la nuque. »



Les forces en présence



Union française

12 bataillons et 7 compagnies d'infanterie (plus 4 bataillons et 2 compagnies de parachutistes en renfort durant la bataille).

3 bataillons d'artillerie 105 mm: 24 canons (plus 4 canons et des pièces de rechange livrés par avion durant la bataille).

1 compagnie d'artillerie 155 mm :

4 canons pour contre-attaque.

2 compagnies de mortiers 120 m :

20 canons.

14 avions basés à l'aérodrome de Mường Thanh (7 chasseurs, 6 de reconnaissance et de liaison, 1 hélicoptère).

1 bataillon de génie.

1 bataillon de tanks de 18 tonnes :

10 M-24 américains.

1 compagnie de camions de transport :

200 véhicules.

Les 16 100 hommes sont répartis en 3 sous-secteurs, composés de 8 centres de résistance qui comptent 49 positions de défense organisées en un camp retranché et 2 aérodromes.

Les forces françaises sont appuyées par l'aviation de l'Union française et des avions civils américains.

Aviation de transports : 100 Dakota ((47),

16 Packet (C119) et des appareils civils.

Bombardiers (de l'armée de l'air et de la marine) :

168 appareils, dont 48 Invader (B26),

8 Privater (B24) et 112 chasseurs-bombardiers:

Hellcat (F6F), Bearcat (F8F), Helldiver

Armée populaire du Viêt Nam

4 divisions d'infanterie

- 316 avec les régiments 174, 98 et un bataillon du régiment 176;

- 308 avec les régiments 102, 88, 36;

- 312 avec les régiments 209, 165, 141;

- 304 avec les régiments 57, 9 (arrivés en renfort début mai).

Régiment 45 (obusiers 105 mm: 24 canons).

Régiment 675 (artillerie de montagne 75 mm: 24 canons).

4 compagnies de mortiers 120 mm : 16 canons.

Bataillon H6:12 lance-roquettes russes à

6 canons (orgues de Staline).

Bataillon ĐKZ 75 mm et mortiers 82 mm : 54 canons.

Régiment 367 avec 2 bataillons de DCA

37 mm: 24 canons (plus 1 bataillon de

12 canons en renfort), 3 compagnies

comptant au total 36 mitrailleuses

antiaériennes 12,7 mm. Chaque division

d'infanterie possède un bataillon

antiaérien 12,7 mm (au total 132

mitrailleuses antiaériennes).

* Division de génie-artillerie 351

(organisée en 4 régiments et 5

bataillons).

L'armée possède 534 camions russes

pour transporter armes et vivres avant et

pendant la bataille.

40 000 hommes sont aux premières

lignes et

15 000 autres en deuxième ligne.

260 000 volontaires civils, près de

21 000 bicyclettes

Les pertes

Selon la Commission d'enquête française sur Điện Biên Phủ, réunie en 1955 et présidée par le général Catroux, depuis l'occupation de la plaine de Điện Biên Phủ, en novembre 1953 et jusqu'au 7 mai 1954:

3 420 soldats et officiers de l'Union française ont été tués ou portés disparus;

près de 5 300 ont été blessés;

plus de 1 100 ont déserté;

11 721 soldats et officiers ont été faits prisonniers par l'APV après sa victoire.

Seulement 3 290 d'entre eux seront remis à la partie française après les accords de Genève.

Selon les chiffres publiés par l'Institut d'histoire militaire du Viêt Nam en 2004, les victimes vietnamiennes s'élèvent à :

4020 morts;

792 disparus;

et 9 118 blessés.

Il s'agit des seules statistiques officielles jusqu'à ce jour du côté vietnamien.

Les sources françaises, elles, parlent de 20 000 à 30 000 morts et disparus et d'environ 15 000 blessés dans le camp viêt-minh.



Les trous de la mémoire

Je savais qu'il existait des « trous de mémoire » dans l'histoire de mon pays. Mais en réalisant un journal-école avec l'oncle Mai en ce printemps 2004, je constate qu'ils sont béants. Ainsi les chiffres officiels des victimes ne « cadrent » pas avec la brutalité inouïe des combats qu'on me raconte, avec les témoignages des survivants d'unités décimées dès les premiers jours de la bataille.



Ce qui contrarie certains, moi la première, ce sont les « faits » inventés : des événements présentés comme une page de notre histoire nationale n'ont jamais existé. Ainsi n'y eut-il jamais de drapeau viêt-minh sur le QG de de Castries, scène pourtant symbolique de la victoire du Viêt Nam colonisé contre une grande nation et un vieux colonialisme. Cette histoire de drapeau a été fabriquée de toutes pièces ..



Sur l'immense mur du cimetière au pied de la colline A1, des noms de combattants tombés au champ d'honneur, classés selon leur province natale: Thanh Hóa, Thái Bình, Bắc Giang, Thái Nguyên, Lai Châu, Cao Bằng... Dans les deux autres cimetières près des anciens centres de résistance Béatrice et Gabrielle, pas de listes murales mais les mêmes rangées de tombeaux. Au total, 3976 stèles dont quatre seulement portent un nom, quatre « héros de l'armée et du peuple » dont j'ai appris les exploits à l'école primaire. **Đào Thanh Huyền**



Cette stèle a été érigée à l'initiative personnelle et construite par Rolf Rodel d'origine allemande, vétéran de l'armée française, ex-sergent, chef du commando de la 10ème compagnie, 3ème bataillon du 3ème Régiment Étranger d'infanterie (REI).



Rapatriement des corps des soldats tombés à Diên Biên Phu

Des travaux pour agrandir l'aéroport de la localité vont commencer sur le site même de l'émblématique bataille qui vit la France perdre plus de 4000 de ses soldats.

«Le silence est retombé sur la cuvette du pays thai».

Comme le rapporte le Monde, une phase exploratoire a permis d'exhumer l'année passée deux corps identifiés par les experts comme étant ceux de deux gradés appartenant au bataillon du commandant Nicolas. Et il resterait entre 1200 et 1300 soldats enterrés dans des fosses communes ou ensevelis tels quels sur le site de la bataille. La France va rapatrier ses soldats tombés à Dien Bien Phu, emblématique bataille de la guerre d'Indochine, le 10 mai 1954. «*Les dépouilles retrouvées à Dien Bien Phu ou ailleurs au Vietnam retrouveront leurs frères d'armes qui sont déjà au mémorial*», a assuré Patricia Mirallès, secrétaire d'État française chargée des Anciens combattants et de la Mémoire. À la veille du 70^{ème} anniversaire de cette célèbre bataille qui vit la France perdre près de 4000 de ses soldats, les dépouilles de militaires français qui reposent encore sur les lieux sont menacées par le chantier d'agrandissement de l'aéroport de Diên Biên Phu.

« Il est indispensable pour le devoir de mémoire de récupérer dans des conditions exemplaires les dépouilles de nos braves. » Frédéric Pécout, archéologue à l'Institut national de recherches archéologiques préventives

Dans un courrier adressé le 3 mars à Patricia Mirallès, la secrétaire d'Etat chargée des anciens combattants et de la mémoire, Le Souvenir français demande donc que soit missionnée une équipe d'archéologues afin d'épauler leurs collègues vietnamiens dans une campagne de fouilles, rendues urgentes par l'annonce du chantier. « *Nous tenons à vous alerter sur les risques de profanation des corps des combattants des armées françaises que ces travaux vont entraîner* », affirme ce courrier.

L'association, qui se dit prête à endosser les frais, reprend à son compte une proposition de Frédéric Pécout, archéologue à l'Institut national de recherches archéologiques préventives. Ce spécialiste du Vietnam suggère de proposer au gouvernement d'Hanoï une

campagne de fouilles en commun. « *Il est indispensable pour le devoir de mémoire de récupérer dans des conditions exemplaires les dépouilles de nos braves, écrit-il. Il est également d'un intérêt historique de pouvoir entreprendre une collaboration avec le gouvernement vietnamien sur le sujet de la réconciliation.* »

Selon l'association du Souvenir français, citée dans un article du Monde, il resterait entre cent et deux cents dépouilles enfouies dans le périmètre immédiat des travaux. Or, «la France a une obligation de sépulture perpétuelle pour tous ceux qui sont morts pour elle (...), sauf quand les familles souhaitent récupérer les corps», a ajouté la secrétaire d'Etat. «Les dépouilles retrouvées à Dien Bien Phu ou ailleurs au Vietnam retrouveront leurs frères d'armes qui sont déjà au mémorial», a assuré Patricia Mirallès, qui se rendra sur ce site le 8 juin pour la journée nationale d'hommage à ces morts pour la France.

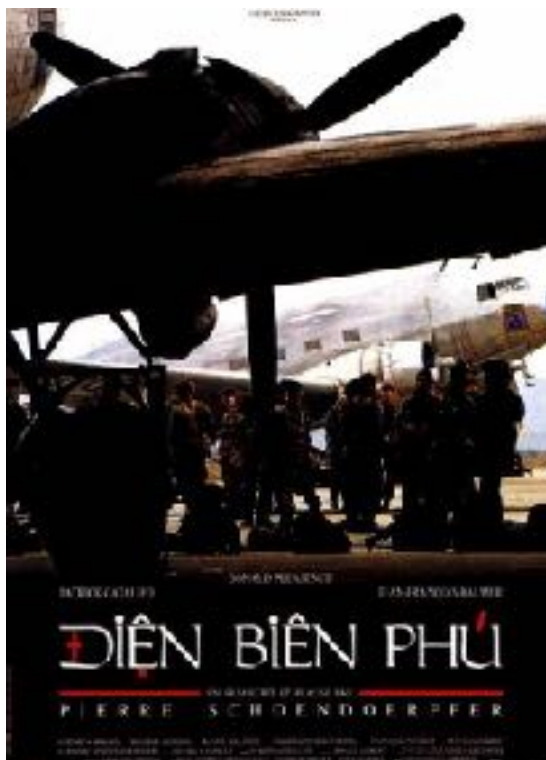
Le ministère des armées travaille étroitement avec l'Institut national de recherches archéologiques préventives (INRAP) et l'ambassade de France (via son attaché de défense) afin de proposer aux autorités locales une formation en archéologie préventive, pour des spécialistes (archéologues) et des non-spécialistes (ouvriers). Dans le cadre du lancement des travaux d'agrandissement de l'aéroport de Diên Biên Phu, ce projet permettra d'aider les parties prenantes dans la découverte et la gestion d'éventuels restes humains. Le ministère des armées finance la mission de l'INRAP sur ce point. La formation a pu avoir lieu avant le commencement des travaux. Si au cours de travaux, de nouveaux corps non vietnamiens sont trouvés, le ministère opérera comme il l'a fait lors des derniers rapatriements. Il faudra, dans un premier temps, définir avec les autorités vietnamiennes les modalités d'information des familles par l'ambassade et de conservation des corps. Dans un second temps, le ministère des armées organisera le rapatriement des dépouilles en accord avec les autorités vietnamiennes afin qu'elles soient restituées aux familles si elles le souhaitent ou inhumés au mémorial des guerres en Indochine de Fréjus.

Diên Biên Phu, le film de Pierre Schoendoerffer

IL était à Dien Bien Phu. Nous y sommes avec lui. Pierre Schoendoerffer est de ces guerriers qui n'aiment pas la guerre mais ceux qui la font. Un inguérissable grognard, un fantassin de la mémoire, arpentant sans cesse le champ des batailles perdues. Question d'honneur, de drapeau, ces mots trop grands, creuseurs de tombes. " Mourir pour la patrie, c'est le sort le plus beau ", dit un chant, patriotique justement... Ça paraît idiot, ça ne peut pas l'être tout à fait.

La 317 section, en 1964. Dix ans plus tard, un documentaire poignant aux côtés de la Section Anderson. La guerre d'Indochine est devenue la guerre du Vietnam. Ce Vietnam qui colle à la peau, à l'âme de Pierre Schoendoerffer. Rien de plus juste, de plus normal qu'il signe aujourd'hui Dien Bien Phu, un grand film touchant et imparfait qui allie une naïveté minutieuse à une légitimité incontestable.

Il faudrait d'ailleurs parler des deux films de Schoendoerffer, deux films en un. Le premier est presque un chef-d'oeuvre. Le second est presque un désastre. Le premier, tourné non loin du site de Dien Bien Phu, c'est celui qui raconte la guerre, qui montre la guerre comme rarement on l'a vue, dans une proximité ravageuse. Guerre terrible, plausible, les Dakota volent au ras de nos têtes, gros hannetons blafards d'où sautent en chapelets les petits paras harnachés. Les obus explosent sur nous, les tranchées s'emplissent de sang, le ciel est noir, il n'y a plus de ciel. Les hommes sont seuls à tenir les collines aux noms de femmes, Béatrice, Huguette, Claudine, Isabelle... Les collines tombent. Les hommes aussi.



Au Q. G., à l'autre bout des radiotéléphones crachotants, sur la planète des généraux, tout le monde à l'air de s'en foutre. Demandons des renforts. Pas de renforts. Abandonnez. L'abandon, la peur, l'ennui, la pluie, c'est la guerre vécue, une épopée suicidaire et ingénue. Pas de mauvaise conscience à l'américaine, pas de lyrisme masochiste. Dien Bien Phu est l'anti-Voyage au bout de l'enfer (Cimino), l'anti-Apocalypse Now (Coppola), l'anti-Platoon (Oliver Stone). La guerre ne s'incarne pas, l'ennemi est invisible, le corps expéditionnaire français se bat seulement, modestement, contre la perte inéluctable d'une " grande illusion ".

Ce n'est qu'à la fin, dans une séquence extraordinaire, lorsque la défaite est consommée, que des blessures ouvertes d'une terre ravagée sortent des Vietminh par milliers, une foule exultante, puissante, indifférenciée... Ce qui est beau, c'est qu'on ait donné à Schoendoerffer, des moyens à la hauteur de ses souvenirs, des moyens grandioses pour la

chronique intime de milliers de morts annoncés.

Il n'en est que plus dommage que dans " l'autre " Dien Bien Phu, bâti en contrepoint, toutes les scènes de " fiction " se déroulant à Hanoï soient si conventionnelles, si maladroites, si pesantes. Sous la tente de l'hôpital de campagne, on aperçoit la silhouette de Geneviève de Galard, " l'ange de Dien Bien Phu ". C'est la fille de Schoendoerffer, Amélie. Sous la mitraille, avance un caméraman timide et déterminé à témoigner.

En 1954, c'était Pierre Schoendoerffer qui tenait le rôle, " pour de vrai ". Trente-six ans plus tard, c'est son fils, Ludovic. Comme si Dien Bien Phu était une affaire de famille, une affaire entre la France et lui, entre la guerre et lui. Entre lui et lui.



Outrecuidant, peut-être. Présomptueux, sûrement. Mais formidablement sincère, et, toutes réserves faites, fort et émouvant.

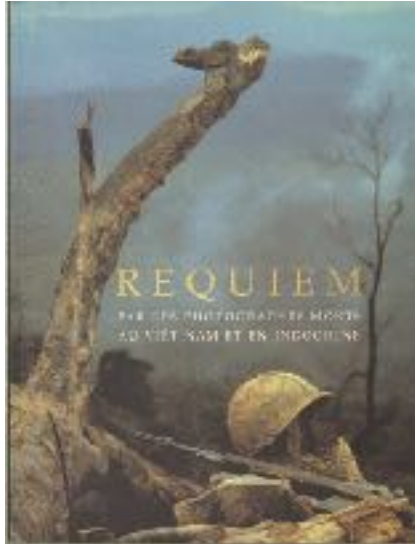
Le Monde

L'épopée des Reporters de Guerre en Indochine.

Ils s'appelaient Lucien Bodard, Jean Lartéguy, Max Clos, Jacques Chancel..... C'est l'histoire de ces Reporters de Guerre dans les rizières, naviguant sur les eaux troubles du Mékong, survolant à bord de vieux Dakota des zones de combats, arpentant les rues de Saigon, ou de Cholon la ville chinoise qui jouxte Saigon avec ses taxi-girls et ses fumeries d'opium.

Ils étaient les témoins de cette guerre lointaine, et de la tragédie du camp retranché de Dien Bien Phu tombé le 7 mai 1954 à 17h30.

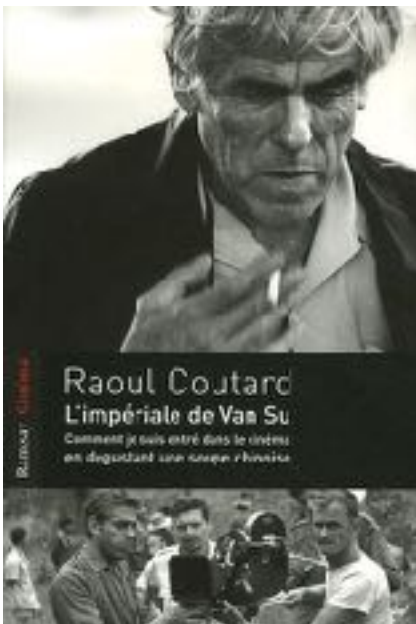
Ils ont croisé des artilleurs, des marins, des coloniaux, des paras, Cogny, Navarre, Bigeard, Carpentier etc...



Des années 50 à 1975, cent trente cinq photographes de toutes opinions politiques confondues ont disparu tandis qu'ils couvraient les guerres en Indochine, au Viêt-Nam, au Cambodge et au Laos. Pour leur rendre hommage, ce livre rassemble leur travail.,

Requiem par les photographes morts au Viêt-Nam et en Indochine

L'ASIATE RAOUL COUTARD:



Soldat de l'image, comme Pierre Schoendorffer, Raoul Coutard deviendra l'un des chef opérateur emblématique de la Nouvelle Vague.

Avant d'être le chef-opérateur emblématique de la Nouvelle Vague, Raoul Coutard est photographe durant la guerre d'Indochine. En marge des reportages sur les opérations militaires, il accompagne des ethnologues lors d'expéditions et rend compte de la diversité des peuples du Laos, du Cambodge et du Vietnam.

Né à Paris le 16 septembre 1924, Raoul Coutard n'a que 21 ans quand il s'engage dans le Corps Expéditionnaire Français d'Extrême Orient (CEFEO) pour combattre les Japonais jusqu'en 1945.

Il signe à nouveau en 1948 avec une casquette de reporter pour le service de Presse Information de l'armée française et le service français d'information qui dépend du Haut Commissariat de France en Indochine. Dans le même temps il est nommé chef du service photo d'Indochine Sud-Est asiatique, une revue publiée par les autorités françaises qui défend les minorités contre l'hégémonie Viet. "Là j'étais tout seul" se souvient-t-il. "Je commandais mes fesses".

Fin des années 40. La catastrophe s'annonçait. L'Indochine allait sombrer dans la guerre. Un jeune sous-officier longe les rives du Mékong, du lac Tonlé Sap, s'immerge dans la forêt primaire et la jungle du sud, court les plateaux de Dien Bien Phu et suit la route de Blao. Raoul Coutard enfant de la communale, a envie de voir, puis de savoir. Reporter photographe, il explore les blancs de la carte, à

pied, sur une pirogue ou juché sur une increvable Lambretta italienne. Il est en mission militaire. Il trimbale un regard d'ethnographe.

Emu et fasciné par l'Indochine où il est envoyé il y retourne de 1950 à 1954.



Des territoires vierges de tout Européen, une nature grandiose, des peuples inconnus, descendant des pentes de l'Himalaya ou venus par la mer, qui ont battu des villages protégés par des génies et des esprits. Frère d'épopée de Joseph Kessel, de Lucien Bodard, de Jean Larteguy, Raoul Coutard se révèle et se découvre Asiate. Fasciné par l'Indochine ce "grand" s'aplâti, enlace la péninsule d'Asie du Sud-Est et sa mosaïque ethnique.



Sur des centaines de photos prises entre 1948 et 1954 il a fixé à temps ce "monde qui s'enfuit. Un million de types vont bientôt défourailler dans cette région et faire pas mal de dégâts". dit-il. La guerre est perdue et finie. On était en train de refile le bébé aux américains.

L'arrivée du maréchal de Lattre de Tassigny au Haut-Commissariat et à la tête du FEFO en 1950 donne le signal de l'escalade militaire. La guerre des images commence. Raoul Coutard va bénéficier de moyens et d'une liberté de mouvements. "Il n'était plus question de reconstituer les opérations pour fabriquer des photos. On était militaire, donc on partait à portée des canons. Les types marchaient dans la merde pendant des jours, s'arrachaient les sangsues avec des cigarettes."

Ainsi Raoul Coutard n'a pas hésité à prendre des clichés du général Navarre, commandant en chef en Indochine, lors d'une inspection du camp retranché de Dien Bien phu

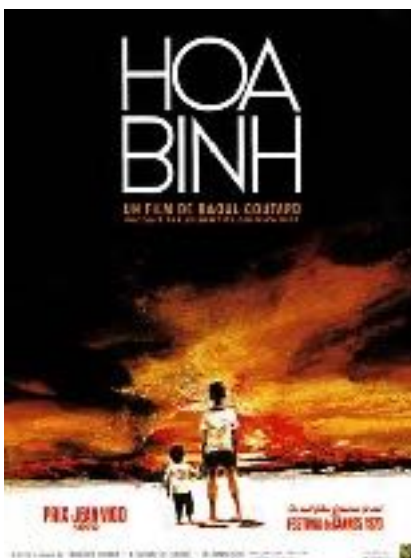
Le cinéma l'attend. Dans une gargote d'Hanoi, Raoul Coutard a croisé le caméraman Pierre

Schoendorffer en 1950. Ils ont partagé une soupe chinoise qui vaut tous les serments d'amitiés (Livre "Comment je suis entré dans le cinéma en dégustant une soupe chinoise"). A la fin des années 50 ils commencent à signer des documentaires et des films.

Après avoir fait la photo du premier film de P. Schoendorffer il est le chef opérateur du premier long métrage en 1960 de Jean-Luc Godard "A bout de souffle". R. Coutard devient un professionnel très recherché. Sa photographie subtilement surexposée, renouvelle l'esthétique cinématographique et apparaît comme emblématique de la Nouvelle vague.

Raoul Coutard a tourné plus de 80 films et courts métrages en tant que directeur de la photographie auprès des plus grands cinéastes, parmi lesquels J.L.Godard, F. Truffaut, J.Demy, Costa Gavras..

Il a lui-même réalisé 3 films en tant que metteur en scène dont :



- HOA BINH (1970) pour lequel il a reçu le prix de la première oeuvre au Festival de Cannes ainsi que le prix Jean Vigo. R. Coutard évoque un épisode de la

guerre du Vietnam, à travers le cas d'un petit orphelin et de sa soeur en bas âge livrés à eux-mêmes, leur vie quotidienne dans un pays en guerre

- La Légion saute sur Kolweizi (1979) sur l'opération militaire de 1978 au Zaïre

- S.A.S. à San Salvador en 1982

- La 317ème Section de P. Schoendorffer sorti en 1965 (Photographe R. Coutard)

- Un César pour la photographie du film "Le Crabe-tambour" lui a été décerné en 1978, et en 1997, l'American Society of Cinematographers l'a honoré à Hollywood pour l'ensemble de sa carrière.

Raoul Coutard est décédé le 8 novembre 2016 à Boucau où il vivait près de Bayonne.

Réaction de Jacques Morice (Télérama) au décès de Raoul Coutard : "Si les auteurs de la Nouvelle Vague l'appréciaient tant, c'est que cet artisan talentueux cherchait une certaine vérité de la lumière naturelle, sans chichis. Il bossait vite, bien, caméra à l'épaule s'il le fallait. Il s'adaptait aux situations difficiles, c'était le chef op' tout-terrain, qui filmait comme on livre une bataille"

Le souffle de l'Histoire de Romain Clément et Armel Joubert des Ouches / Ciné Ressources / Libération / "Le même soleil" Indochine 1945-1954 (Le Bec en l'air)

Hommage à tous les Reporters de Guerre

remerciements à Sylvie Coutard

Geneviève Achard

RETOUR A DIEN BIEN PHU

Entretien avec Christian Brincourt, journaliste, Grand Reporter, Reporter de guerre à TF1 et écrivain.



Grand reporter durant 30 ans, Christian Brincourt a commencé et fini sa carrière dans la guerre. Christian Brincourt a couvert différentes guerres : guerre d'Algérie, guerre des 6 jours, guerre du Biafra, le Congo, le Katanga, les barricades de Mai 68, 3 fois au Vietnam avec les Américains, le Cambodge, la guerre du Kippour en 1973, la Bosnie, la guerre du Golfe. Christian Brincourt a eu l'occasion d'interviewer les plus grands comme le général De Gaulle, Mère téréza, Indira Gandhi, le général Bigeard, le général Giap... Christian Brincourt est un journaliste hors du commun, sous ses airs de gros nounours c'est un être généreux, à l'écoute et très sensible.

Merci à Christian d'avoir bien voulu accepter de me raconter avec confiance afin d'apporter son témoignage sur son retour au Vietnam en 1991 avec une Association des anciens sous-officiers de Dien Bien Phu, ces derniers ont vécu l'enfer de la bataille soit la dernière grande défaite de l'Armée Française.

Un voyage au bout du souvenir, qu'ils ne voulaient pas voir disparaître, ils tenaient à fouler le sol de Dien Bien Phu, là où ils ont tant souffert. Comme dit l'un d'eux, le caporal Blondeau "c'est une terre qui nous colle à la peau jusqu'à notre mort".

C'était au coeur de la dernière grande bataille de l'empire colonial français. Caporal-Chef radio, para de Bigeard, Blondeau se souvient "L'enfer", les cris des trois mille blessés entassés dans des tranchées. Leblanc son meilleur ami, est fauché d'une rafale en pleine poitrine agonisant à ses côtés.

« J'ai eu l'occasion de faire un reportage pour TF1 à l'époque qui m'a beaucoup marqué, parce qu'une Association des anciens de Dien Bien Phu s'était créée et parmi elle se trouvait un de mes amis avec qui j'ai couvert la guerre du Vietnam du côté américain, qui s'appelle Daniel Camus (auteur de la photo ci-contre), qui a été l'un des journalistes militaires qui a sauté avec ses appareils photos dans l'enfer de Dien Bien Phu. »

Sans oublier Pierre Schoendorffer qui fit les plus fortes images de cette bataille historique. Ils étaient journalistes militaires, étaient copains et affectés au Service Cinéma des Armées et d'une façon tout à fait inattendue, j'ai croisé un jour Daniel qui me dit "Je repars pour Dien Bien Phu". (C'était en 1990 ou 1991) Je reconduis là-bas une poignée de vieux sous-officiers qui ont entre 70-75 ans et qui veulent retourner, avant de mourir, encore une fois, vers cette terre où ils ont tellement souffert et où ils ont été faits prisonniers, vu tellement de copains mourir autour d'eux. "

J'ai dit "Laisse-moi vous accompagner, je pars avec une équipe de TF1 et on va vous filmer". C'est comme ça que ce voyage s'est fait et je dois dire que j'ai vécu des moments très extraordinaires sur le plan de l'émotion.

Je revois encore ces vieux soldats, le vieux caporal-chef, le vieil adjudant, le vieux

tankiste ..mais ils retrouvaient cette terre de souffrance et notamment je revois le geste de l'un d'eux attendant que tout le monde regarde un peu ailleurs prendre une poignée de terre pour la mettre dans sa poche.. Heureusement Alain Lardière le cameraman qui m'accompagnait a eu le talent de filmer cette scène.. c'est très fort.

Le deuxième point fort c'est lorsque deux de ces garçons ont retrouvé le tank qui servait en 1954 et qui était devenu un tank rouillé, bouffé par le temps au coeur de la cuvette de Dien Bien Phu. Mais c'est lui . ils sont montés sur les chenilles maladroitement, je les revois se hisser en prenant le canon à pleines mains ils ont rebaptisé avec un petit pot de peinture leur tank le "Conti" . Fernand Ney chauffeur de taxi à Paris et François Willer ont retrouvé la carcasse du vieux tank , inspectant la carcasse du vieux tank "Conti" sous l'oeil d'un soldat Vietnamien.

Mais tous ces garçons nous parlaient de Bigeard. Bigeard c'était le patron. Bigeard c'était l'homme en qui ils avaient confiance, qui les rassurait. C'était le vieux guerrier qui connaissait les mots pour leur parler. Ils avaient un profond respect pour Bigeard. Ils l'appelaient "Bruno", c'était son surnom sur les terrains de combat de Bigeard aussi bien en Algérie, en Afrique, en Indochine. "Ah Bruno si on avait eu que des Bruno on n'aurait pas vécu cette merde épouvantable. Le caporal Chef Blondeau ancien vendeur au BHV et engagé volontaire à 20 ans pour aller couvrir l'Indochine disant "Oui j'en veux aux hommes politiques de l'époque de nous avoir mis dans un pareil merdier. » 1991 (Le Figaro)

A bord d'une jeep Russe, ces anciens sous-officiers parcourent aujourd'hui la RC4 cette route légendaire, de leur calvaire (trajet Hanoi-Dien Bien Phu).

Aimé Trocmé se souvient : "regardez cette route ! des milliers de camarades gisent là, sous les pierres et les rizières." il poursuit avec émotion 'j'ai enterré ici plus de 50 copains. Je nous revois titubant sous le soleil, vidés par la dysenterie." Aimé se tourne et pleure. Aimé a passé 5 ans en Indochine au 3ème régiment des Tirailleurs Marocains avant la bataille fatale. Parachuté sur Dien Bien Phu, blessé deux fois, il reçoit la médaille militaire au feu. Sur la route des camps Viets il s'évade, repris et survit.

"Eliane" est encore visible aujourd'hui. Comme tous les autres points que l'armée française avait baptisés de prénoms féminins : Dominique, Gabrielle, Anne-Marie, Huguette, Françoise. Sur les sentiers de Dien Bien Phu les anciens se souviennent de cette date : le 20 novembre 1953 . 2 bataillons de parachutistes commandés par Bigeard et Brechignac, sautent ce jour-là au fond de la cuvette. Les paras mènent l'affaire rapidement et réussissent à neutraliser un régiment Viet à l'exercice. C'est le début d'une opération décidée à Hanoi : le haut commandement croit essentiel d'occuper ce carrefour géographique pour barrer au Vietminh la route du Laos. Giap parvient à encercler la cuvette malgré l'éloignement de ces bases.

Le 7 mai 1954 : Pierre Tiberkane se souvient, ce fut le silence à 17h30. Le grand silence après la fureur. Nous étions abasourdis. Les Viets avaient gagné, leur drapeau flottait sur le PC de Castries. Ce silence tragique je l'entends à nouveau,

au même endroit sur la colline Eliane. Aujourd'hui, dans l'ancien PC de Castries, je vois les anciens localiser la salle des cartes, le bureau du "Vieux", l'infirmier où s'entassaient les blessés. Les images de leurs héros les assaillent. "Bruno" : le jeune commandant Bigeard, seigneur et dieu de ses hommes. Grauwyn : le chirurgien qui, torse nu, amputait quarante blessés par jour. Geneviève de Galard : l'infirmière surnommée l'ange de Dien Bien Phu" pour qui ils avaient une admiration exceptionnelle.

"Oui j'en veux aux hommes politiques de l'époque de nous avoir mis dans un pareil merdier. Le caporal le plus con de l'armée française n'aurait pas enfermé dix-sept bataillons dans le piège de cette cuvette, à recevoir les obus de Giap sur la gueule. Nos chefs avaient sous-estimé la capacité des Viets."

Ils en voulaient à leurs chefs, aux chefs d'état major, à Cogny , à tous ces généraux qui depuis Hanoi avaient pris cette décision. Par contre aux colonels et aux commandants qui étaient sur le terrain avec eux, qui avaient sauté avec eux, là c'était un respect, une considération et ils savaient de quoi ils parlaient parce qu'ils employaient leur langage. "

En France, parfois on a l'impression de radoter, d'avoir raconté notre histoire trop souvent. Les jeunes ne comprennent pas pourquoi on a fait cette guerre, ni pourquoi on l'a perdue. Moi ce que je sais, c'est que Navarre nous a enfournés dans ce piège à cons et que j'ai la chance d'être là à 62 ans. D'autres anciens partagent l'amertume de Blondeau. Ils sont là dans le décor de cette bataille terrible et absurde pour revoir encore une fois le Vietnam qu'ils appellent toujours "l'Indo". Huit anciens sous-officiers engagés

volontaires. Tous largués à 100 mètres d'altitude par de vieux Dakota à travers le tir ennemi.

Au fond de la cuvette sous les ordres des généraux Navarre et Cogny ils retrouvaient une mosaïque de races et d'ethnies. Au combat sous le drapeau français : parachutistes et marsouins, aviateurs et légionnaires, tringlotes, tirailleurs sénégalais et maghrébins. Seize mille hommes qui essayaient de tenir.

On voulait absolument avoir le sentiment de Bigeard parce que son nom était prononcé 10 fois par jour pendant ce voyage, ils avaient une adoration pour lui. Marcel Bigeard nous a reçus chez lui avec Daniel Camus. Il était bouleversé parce que c'était la première fois qu'on lui parlait de Dien Bien Phu. Et lorsque j'ai raconté ça au général Bigeard chez lui à Toul à notre retour de voyage, je crois me souvenir qu'une petite larme s'était dessinée sur une pommette. Il était très touché lorsque deux de ces garçons ont retrouvé leur tank . Les Viets l'avaient effacé et débaptisé.. ils l'ont rebaptisé et repeint. C'est un personnage Bigeard !

Qu'est-ce que c'est Dien Bien Phu aujourd'hui ? la piste d'atterrissage est toujours là, on fait sécher le riz sur cette piste d'atterrissage.

Puis la surprise, grâce au bouche à oreille, 4 anciens soldats Vietnamiens avaient remis leur uniforme et la casquette de l'époque avec l'étoile rouge du parti communiste, et ils sont venus tendre la main aux vieux soldats français. C'était un moment très émouvant parce qu'il y a eu un moment d'observation, ils se sont regardés comme ça, puis il y en a un qui a pris le vieux caporal-chef dans ses bras. Il ne parlaient que le vietnamien, mais ils

Vous étiez tous des braves dans cet enfer

baragouinaient un peu le français parce que c'était l'époque coloniale. Et tout ça s'est terminé devant une bouteille d'alcool, une bouteille de whisky, 2 bouteilles de Cognac. Tout le monde était un peu pompette, on se donnait des galons, des cartes de visites... "si tu viens en France tu viens me voir".

C'est là qu'on ne peut penser qu'à la phrase de Prévert : "Quelle connerie la guerre !".

Au bout de leur voyage, ces hommes simples remués par leur passé, exorcisent de vieux démons. Depuis tant d'années pas un jour ne s'est écoulé sans que des fantômes ne surgissent dans leur mémoire.



D'autres échanges, sinistres se déroulent sur l'ancien

champ de bataille. De la terre labourée par les obus, sur les positions Dominique et Eliane, des vestiges sont parfois exhumés. Les petits marchands font commerce d'insignes, de médailles, de dentiers et de morceaux d'uniformes français proposés aux touristes de passage. Scandaleuse braderie.

Hommage à tous les correspondants de guerre Emouvantes pensées pour les eurasiennes et eurasiens de la FOEFI dont les pères ayant combattu en Indochine, sont tombés à Dien Bien Phu

Maintenant voici la minute surréaliste. Nous sommes à Hanoi. A la veille du retour en France. Le vieux Général Giap 82 ans, rencontre les anciens combattants de Dien Bien Phu. Placé aujourd'hui en résidence surveillée par son gouvernement. Le vieux chef de guerre a revêtu son uniforme à quatre étoiles pour serrer la main de ses ennemis d'hier. Le général en impose. Assailli de questions, Giap marque un temps de réflexion et dans un français saccadé mais précis, il avoue aux anciens combattants français, qu'il a pris à Dien Bien Phu la décision la plus importante de sa vie.

A la fin de l'entretien, au moment où on allait partir, où Giap allait nous quitter, le caporal Blondeau a posé sa main sur l'avant-bras du général et il lui a dit : "une dernière question mon général : est-ce que vous avez combattu des braves ?" Il a marqué un temps de silence, a regardé fixement Blondeau et lui dit

« Vous étiez tous des braves dans cet enfer, par contre vos chefs étaient des incompetents. Je confirme vous étiez des braves, des grands soldats, par contre vos chefs étaient des incompetents »

Le Reportage de Christian Brincourt (Durée 52 minutes) a été diffusé avec succès sur TF1 le 12 Novembre 1994

Christian Brincourt / Le Figaro/ Indicatif Bruno / Geneviève Achard



Photo AFP

Ma vie avant Điện Biên Phủ

En ce début d'année 1954, je menais une vie somme toute « tranquille » auprès de ma mère et ma sœur dans le microcosme eurasien d'une rue plutôt malfamée, proche du vieux centre-ville de Hanoi. Je préparais au Lycée Albert Sarraut la 1^{ère} partie du Bac, bénéficiant d'une demi-bourse scolaire et des aides de la Fondation de l'Enfance Française d'Indochine, fondation qui sera intégrée à La Fédération des Œuvres de l'Enfance d'Indochine. A Saigon, la FOEFI m'enregistrera comme « pupille assisté à domicile » inscrit depuis 1947.

Les années 50 qui précèdent la bataille furent pour moi des années d'adolescence insouciance. Comme tout habitant de pays en guerre, je m'étais « habitué ». La vie, toujours la plus forte, continue malgré la guerre si proche ... et si lointaine.

J'étais en fait déjà bien « rôdé », ayant vécu dès l'âge de 9 ans, la grande famine de 1944, le coup de force du 15 mars 1945, l'occupation japonaise, suivie de celle des Chinois pillards, la lutte fratricide entre les patriotes vietnamiens pour la prise du pouvoir, la Révolution d'Août de Hồ Chí Minh, sa déclaration d'indépendance du 2 septembre, le bombardement de Haiphong, et enfin, l'attaque du 19 décembre 1946 qui marqua le début de la guerre d'Indochine et déclencha la fuite de ma famille en zone guérilla où j'ai vu de très près les combats.

Le retour, en 1947, de ma famille à Hanoi, sous contrôle française, inaugura ma période de « tranquillité » qui sera balayée 7 ans plus tard par Điện Biên Phủ. Je vivais à cette époque, dans une ville hors de portée des canons du Vietminh. La guerre n'était qu'à trente kilomètres mais je ne faisais plus attention ni à la présence en ville de nombreux soldats, ni aux fréquents

mouvements de troupes motorisés, ni aux vols d'avions d'entraînement de parachutistes qui les lâchaient au dessus des digues du Fleuve Rouge, très proches de ma maison, Avec mes amis, je me risquais plusieurs fois à sortir de cet « havre de paix ». Nous roulions plus d'une fois sur les 100 km de route, régulièrement minée, pour aller à Haiphong et nous baigner à Đò Sơn. Il nous arrivait de dormir en zone de guérilla et de jouer aux petits soldats dans des concours de pistolets mitrailleurs, tirant de vraies balles sur ... des boîtes de conserve.

J'ignorais que la révolte grondait en ville, dans mon propre lycée, où certains de mes amis vietnamiens militaient clandestinement pour l'indépendance et manifestaient, avec des étudiants d'autres lycées, pour glorifier notamment la mémoire de Trần Văn Ôn, un étudiant nationaliste tué à Saigon, lors d'une manifestation non violente. Mes amis vietnamiens ne m'en disaient mot, certains qu'un Eurasien ne peut être que du côté des Français.

Ils ne se trompaient pas. J'étais convaincu que la France, aidée par les Américains ne perdra jamais la guerre, n'abandonnera jamais Hanoi, ma ville natale bien-aimée où je resterai pour toujours. Là, je me trompais.

La Bataille de Điện Biên Phủ

Depuis 70 ans, des torrents d'encre ont coulé et noirci les pages de centaines de livres. Les flots de millions d'images, projetées sur les écrans de nos salons, nous ont inondé de multiples histoires de la défaite de Điện Biên Phủ. Ils décrivent, analysent, décortiquent, jugent « objectivement » ou partialement cette bataille. Il n'est donc pas dans mon intention de réécrire l'histoire de Điện Biên Phủ dans ces quelques colonnes du « Grain de Riz » mais de

relater simplement, avec mon propre ressenti, ce que j'ai vécu sur le moment : *(récit extrait de mes « Mémoires d'entre-deux-mondes » relatant Điện Biên Phủ et ses conséquences sur ma vie).*

... Les fêtes du Nouvel An 1954 et du Têt avaient relégué au second plan les opérations militaires en cours ou en préparation. Le calme régna à Hanoi jusqu'au début des attaques Việt Minh, le 13 mars, contre le camp retranché. Stupeur ! Les Français découvrirent, sans pouvoir les repérer, l'existence de postes d'artillerie lourde camouflés dans la végétation dense des collines. L'énorme surprise de la puissance de tir de l'ennemi une fois digérée, la réaction côté français parut dérisoire. Ni l'artillerie, ni les bombardiers, ni la chasse ne vinrent à bout des canons 105 du Việt-Minh. Dès le 27 mars, la piste d'atterrissage était rendue inutilisable.

La chute du camp retranché

Courant avril, des nouvelles de plus en plus alarmantes nous parvinrent de Điện Biên Phủ. Les attaques par vagues successives des soldats Việt-Minh avaient fini par grignoter une bonne partie des collines entourant le camp. Début mai, l'attaque finale, la plus violente, entraîna la perte successive des points d'appui, baptisés de noms de femme (Béatrice, Éliane, Huguette, Isabelle, Claudine, Gabrielle) et censés, à l'origine, protéger la piste d'atterrissage. Le parachutage d'hommes et de matériel n'aura pas suffi. Le camp retranché tomba le 7 mai 1954

Les médias aussi bien internationaux que français traitèrent en vedettes l'infirmière **Geneviève de Galard** et le colonel de Castries, promu général en pleine bataille. Des récits dithyrambiques relatant le grand courage de l'infirmière firent la une des quotidiens et des

hebdomadaires. Les anglo-saxons la nommèrent « l'Ange de Điện Biên Phủ » et les Français la présentèrent comme la seule femme présente sur le camp retranché (c'est bien plus tard qu'il sera fait mention de la vingtaine de prostituées vietnamiennes du BMC (Bordel Militaire de Campagne) de Điện Biên Phủ, converties elles aussi en infirmières). Les étoiles du général de Castries furent parachutées sur le camp en signe d'encouragement et d'exhortation des troupes à se défendre.

D'autres faits d'armes alimentaient la presse et la radio de Hanoï mais je ne me souviens bien que de ceux de Geneviève de Galard et du colonel de Castries. A cette époque, les noms de Bigeard, devenu si célèbre après cette bataille, et de Schoendoerffer m'étaient totalement inconnus. J'ai lu après coup bien des anecdotes, dont la plus étonnante était la rumeur d'un recours à une stratégie ultime (et suicidaire) : le largage d'une bombe atomique sur la cuvette de Điện Biên Phủ. La défaite devenant certaine, un vent de panique souffla. Certains membres de l'état-major voulurent demander aux États-Unis d'utiliser leurs armes nucléaires pour détruire les troupes Việt-Minh qui encerclaient Điện Biên Phủ. D'autres chefs militaires, arguant qu'une bombe atomique tuerait aussi le reste des troupes du camp retranché, déconseillèrent vigoureusement cette demande d'aide si déraisonnable. De toute façon les Américains, qui supportaient déjà les trois quarts du budget de la guerre menée par les Français en Indochine, avaient fait savoir qu'ils n'interviendraient pas directement dans les combats.

Les dés sont jetés. Le service social nous donna un numéro d'ordre sur la liste des Français et des « considérés comme Français » à évacuer vers Saïgon. Une vingtaine de jours pour préparer notre départ, fixé vers la mi-août... *à suivre*

Lendemain de défaite

Hanoï se réveilla le lendemain de la chute du camp retranché de Điện Biên Phủ dans la stupeur. Très vite cependant les informations diffusées par la presse et la radio locales minimisèrent l'importance de cette défaite. Influencé par cette propagande rassurante, je me disais qu'effectivement il y avait déjà eu dans le passé la retraite désastreuse de Cao Bằng et le massacre de la RC4, et que le corps expéditionnaire surmonterait Điện Biên Phủ. Trop jeune, je n'avais pas une conscience politique suffisante pour analyser les événements et réaliser que la situation était critique. De fait, les troupes d'élite étaient décimées, les recrues de la dernière heure, peu expérimentées, furent massacrées, sacrifiées peu avant la chute du camp retranché et tous les survivants faits prisonniers.

Je ne me voyais pas partir ailleurs, quitter Hanoï. Je me tranquilliais donc comme je pouvais, consacrant tout mon temps à la préparation de la première partie du baccalauréat. Comme une autruche, la tête enfouie sous le sable, je me comportais comme si rien de grave ne s'était passé. L'inquiétude se lisait pourtant sur les visages des gens que je croisais dans la rue Yên Ninh. Certains discutaient de la Conférence de Genève. Elle avait débuté fin avril, une dizaine de jours avant la chute du camp retranché. Nous étions en mai 1954 et personne ne pouvait prédire ni la durée des négociations, ni la teneur des futurs accords, ni les conséquences pour chaque famille, chaque individu.



Drame de dernière heure

Juillet, c'est aussi le temps des vacances pour les enfants de troupe. Mon ami Tanchis et moi retrouvions avec joie Édouard. Lui aussi était heureux de nous retrouver, de revoir sa mère surtout. Son frère Émile, ancien enfant de troupe, servait dans l'armée. Il ne fut pas envoyé comme renfort de dernière heure à Điện Biên Phủ, et Édouard nous disait son bonheur de savoir son frère vivant. Mon frère ne se sortirait pas de cet enfer, disait-il alors. Vers le 10 juillet, Édouard vint nous annoncer, le visage blême, la mort d'Émile. Pendant les négociations, les combats ne cessèrent pas et Émile, tombé dans une embuscade, fut tué par une grenade. Le cessez-le-feu aura lieu dix jours plus tard, le 21 juillet, le jour même de la ratification des accords de Genève. On peut mourir un jour, une heure, une minute, une seconde avant la cessation des combats ! Tragique destinée que celle d'Émile !

Les négociations de Genève avançaient, la partition du Việt Nam devenait évidente. Évident aussi que Hanoï serait communiste. Évident que nous devrions partir et qu'il faut s'y préparer ...

DBP: les conséquences matérielles et psychologiques ...

Au terme de la guerre d'Indochine, le cessez-le-feu établi par la conférence de Genève de 1954 regroupa les forces belligérantes de part et d'autre du 17^{ème} parallèle. En plus des soldats, plus de 800 000 individus, dont une majorité de catholiques, évacuèrent le Nord pour rejoindre la zone non-communiste dans le Sud. Les Accords de Genève prévoyaient que le nord du pays serait dirigé par les communistes du Viet-Minh et le sud par les nationalistes. Une zone maritime resterait libre jusqu'en mai 1955 pour permettre l'évacuation de l'armée franco-vietnamienne. Des habitants du nord rejoignirent alors le port d'Haiphong pour gagner Saigon et le sud du pays à bord d'avions ou de bateaux de l'armée française et américaine.

Avec la chute de Diên Biên Phu, ma famille (désormais réduite à trois personnes, dont ma mère, mon frère aîné



Robert, et moi-même) amorce un douloureux exode vers le sud Vietnam, à l'été 1954. Deux mois après Diên Biên Phu, je réalise, à 7 ans, ce que signifie de perdre une bataille. Autour du Boulevard Dong Khanh où je vivais chez ma tante qui exploitait avec son mari vietnamien un petit hôtel, les rues d'Hanoi, habituellement si animées, sont subitement devenues silencieuses, d'un calme inquiétant, comme dans une ville fantôme ! Dans la crainte de l'arrivée prochaine des soldats communistes, tous ceux qui commencent à redouter cet événement se sont mis, en quelques jours, à mettre sur leur trottoir tout ce qui peut être vendu, avant de fuir; on y trouve de tout: des instruments de musique, des meubles, des jouets, des chaussures, de la vaisselle....

Pendant quelques jours encore, notre « nounou » nous accompagne, pour les dernières fois, mon frère et moi, à l'école élémentaire française, située dans une annexe du grand lycée Albert Sarraut de Hanoi. Je ne verrai plus jamais mon institutrice, une jeune eurasienne, nous appelions respectueusement Madame Bournique.

La confrontation avec l'indigence et la précarité.

Une vision de cataclysme m'accueille à l'aéroport de Saigon, où nous venons d'atterrir ; quel cauchemar de constater qu'à

côté de la piste d'atterrissage, des employés ont, à la hâte, jeté des amoncellements de plusieurs mètres de hauteur, des milliers de valises, et de sacs de voyage, dont certains sont ouverts éventrés par des pillages. En un instant je réalise que le peu que nous avons réussi à emporter est déjà en partie perdu, volé, à peine sorti de la soute des avions !

Grâce à la solidarité d'une amie et de ma mère, mariée avec un militaire français qui avait récemment quitté le pays, nous sommes hébergés pendant quelques semaines dans une petite maison en bois et torchis, située dans le quartier populaire de Ban Cõ, à la lisière des deux villes de Saigon et de Cholon. Je me souviens surtout que nous y vivions dans une grande indigence, obligés de faire de longues files d'attente, sous le soleil, avec un seau à la main, pour recueillir un peu d'eau à une fontaine publique, alors que certains jours, sous de pluies torrentielles, nous devons barboter dans la boue pour courir vers l'autocar qui nous emmène à l'école élémentaire, rattachée au collège (ou au lycée ?) Jauréguiberry, là où ma mère essaie de nous faire reprendre une scolarité qui, malheureusement s'avérera souvent chaotique. C'est notamment le cas (probablement vers la fin de l'année 1954) où, profitant du désengagement des troupes et de l'administration françaises, des groupes armés de plusieurs tendances politiques différentes (Binh Xuyên, Cao daïstes, pro-américains, ou pro-communistes...) s'affrontent dans le centre ville de Saigon, à coups de mortiers et de

mitrailleuses, obligeant les écoliers à évacuer leur salle de classe, en courant.

Un scénario semblable se répète une nuit où je suis réveillé en sursaut par ma mère, qui nous hurle qu'il faut rapidement quitter notre logement temporaire, car, à l'extérieur, des chars et des véhicules blindés des troupes gouvernementales de Ngo Dinh Diem (pro-américaines) arrosent le quartier à coups de canons et de mitrailleuses lourdes, pour essayer de déloger leurs opposants des toits et des maisons s'embrasent autour de nous. Pour éviter les balles traçantes qui frôlent nos têtes, nous plongeons frénétiquement tous les trois dans les caniveaux boueux pour éviter la mort. Au milieu des hurlements d'effroi, nous parvenons par miracle à nous extirper de ce bidonville en feu. Quand j'y pense maintenant, 70 ans après, je me dis que j'avais vécu, cette nuit-là, mon Dien Bien Phu personnel, réservé à des petits indigents éplorés!

Quelques jours après cette effroyable nuit, par le train, ma mère, ainsi que mon frère et moi retrouvons la famille de ma tante qui a réussi à louer à Nha Trang une grande maison qu'un couple français avait quittée. Là encore, grâce à l'accalmie régnant dans cette station balnéaire de province, je reprends ma scolarité, temporairement, dans une école tenue par un jeune instituteur français, très compréhensif devant mon faible niveau scolaire. À la même époque, ma mère a eu vent de l'existence de camps d'accueil récemment ouverts dans la banlieue de Saigon

et réservés à des familles franco-vietnamiennes.

Quelques semaines après, à nouveau séparés de la famille de ma tante, nous sommes hébergés dans un de ces camps d'accueil, et dont le nom était «Cité Lyautey» ou «Camp Gallieni» je crois. Dans ce lieu, pour la 1^{re} fois depuis longtemps, je ressens une certaine chaleur et une solidarité à partager, sous de grandes tentes de toile, une vie commune avec d'autres enfants eurasiens ; je me dis qu'eux aussi, savent très bien ce que signifie le fait de perdre un père, un oncle ou un grand frère, à Diên Biên Phu, à Lang Son, ou à Cao Bang. Dans ce camp d'accueil, ma mère a aussi appris l'existence d'un organisme, la FOEFI qui recueille, dans son «collège» de Cholon, des jeunes eurasiens, orphelins de père.

Ma mère nous propose, à mon frère Robert et moi, de nous y faire admettre ; ce que nous acceptons.

Mon admission salvatrice à la FOEFI

Mon admission au collège de Cholon de la FOEFI, en septembre 1955, a vraiment bouleversé ma vie, à l'image d'une bouée de secours inespérée à laquelle ma mère, sans grands moyens pour élever ses enfants, a pu s'agripper. Comme une baguette magique, du jour au lendemain, je m'étais retrouvé dans l'enceinte et l'ambiance d'un pensionnat joyeux avec de nombreux enfants de mon âge, nourris, logés et scolarisés «à la française», ce qui était très différent de la vie esseulée, décousue et désœuvrée que je menais jusque-là. En effet, au lieu d'errer affamé dans les rues et les bidonvilles de la banlieue de Saigon, j'avais, à présent, la chance de manger à ma faim

(avec du fromage et pâtes de fruits au dessert !), et de faire partie d'une classe de CE1 où je côtoyais d'autres petits enfants métissés et heureux de s'épanouir, loin du bruit et combats de la guerre civile qui s'était déclarée entre Vietnamiens, du fait du départ des troupes françaises. Quel enchantement fut aussi cette période de fin d'année 1955 où, pour Noël, dans la ferveur de cantiques, je recevais en cadeau de véritables jouets métalliques. Je pouvais aussi accéder à la bibliothèque du collège, garnie d'encyclopédies sur la préhistoire (le monde fabuleux des dinosaures et des mammouths !), ainsi que des albums de Tintin, grâce auxquels je me suis initié avec passion à la lecture. Oubliées, désormais ces interminables solitudes que j'ai connues avec mon frère : maintenant je menais une nouvelle vie chaleureuse et stable au milieu d'enfants qui avaient connu le même cheminement que le mien, et qui allaient se révéler être pour moi comme une famille de substitution !

Avec le recul, j'estime que du fait de la chute de Diên Biên Phu, mon admission à la FOEFI a été un événement très positif, puisque j'avais trouvé une place auprès de mes semblables, me constituant un début d'identité, alors que jusque-là je vivais ballotté et désorienté dans l'univers chaotique d'un empire colonial français qui commence à s'effriter.

Avec les affres de la pauvreté et du métissage, je prends conscience, à 8 ans, de mon identité. Je tiens à souligner deux points importants, révélateurs de celle-ci, et que d'autres Eurasiens de la FOEFI ont aussi probablement perçus, à savoir le

fait de subir, très jeune, plusieurs formes de ségrégation :

- Ayant fui le Nord-Vietnam, et arrivé démuni dans le sud, à Saigon, j'ai connu le mépris de certains Sud-Vietnamiens qui voyaient en moi un jeune «émigré nordiste pauvre» portant de surcroît un nom français, avec un faciès asiatique, preuve que je n'étais qu'un bâtard !

- Juste avant mon entrée au collège de Cholon et à la FOEFI, alors que je m'enthousiasmait auprès de mes camarades de rue de la nouvelle vie que j'allais connaître, j'avais, à ma grande surprise, entendu par ces mêmes camarades, me dire que ce collège était destiné à des orphelins, et que leurs propres parents n'auraient jamais eu l'idée d'abandonner leurs enfants dans une institution réservée aux pauvres ! Ainsi donc, socialement, j'étais mal considéré à plusieurs titres : le fait d'être «pauvre», puis d'avoir une double origine franco-vietnamienne, mais aussi le fait d'être orphelin de père. Heureusement pour moi, mon jeune âge, et surtout l'environnement épanouissant que j'ai connu auprès des autres petits Eurasiens de la FOEFI ont pu rapidement gommer ces blessures d'identité.



Paul et Robert Garnier, au foyer de la FOEFI, à Rilly en mai 1956.

Au domaine de Marie, à Dalat

Vers la fin de l'année 1954, on commençait à nous parler de départ: "Vous irez en France, le pays de vos pères." Ce qui me gênait, ce n'est pas d'aller en France mais dans le pays du père que je ne connaissais pas. Durant les huit premières années de ma vie, je n'ai jamais prononcé le mot de papa ou de père. Naître de père inconnu ne m'a jamais posé question, surtout que je ne savais pas ce que c'est qu'un père ni à quoi il pouvait bien servir. La seule référence de ce mot, je la trouvais dans la prière que nous faisions réciter les religieuses:

" Notre père qui êtes aux cieux...". Où se trouvait la France, où se trouvaient les cieux ? Aucune idée.

J'appris plus tard ce que signifiait le mot "tây lai", métis car nos pères étaient des soldats français. Mais n'étant pas reconnus par ceux-ci, nous étions privés de famille. De plus, avec les révélations actuelles de pères violents, alcooliques, violeur et incestueux, je ne me sens finalement pas si mal loti. Mais cela ne m'apporte aucune sorte de consolation.

On n'eut pas le choix, il fallut partir. La FOEFI a décidé d'envoyer en France, par vagues successives, les trois à quatre mille enfants qui lui ont été confiés. Il a fallu, dans l'urgence, trouver des structures pour les accueillir: ouvrir des foyers (4 pour les garçons et un pour les filles), placer les enfants dans de nombreux établissements, la plupart religieux, qui acceptaient de les recevoir.

Au vue de l'ampleur du projet et le très court délai, on peut dire que la FOEFI s'est bien acquittée de la tâche.



Avant le départ, il y eut une grande campagne de vaccination pour tous les enfants qui devaient partir. Le matin on descendait la colline du Domaine pour atteindre le dispensaire où on recevait notre dose avant d'aller à l'école, le petit lycée Yersin. Tout se passa bien. Mais un jour, en sortant du dispensaire, après une énième piqure, je ne me sentais pas bien. J'avais chaud, ce qui n'arrive jamais en hiver à Dalat. Je quittais mes camarades pour me reposer contre un pin. Là, je me suis endormi ou peut-être évanoui. Lorsque j'ai repris mes esprits, l'après-midi était déjà très avancé. Il était trop tard pour l'école donc je remontais la colline pour arriver au Domaine. Mes camarades étaient déjà rentrés de l'école.

J'ai été vertement accueilli par Soeur FR. "*Tu as encore manqué l'école. J'en ai assez de tes petites fugues. Si tu ne veux pas aller à l'école et bien tu vas aller garder les buffles.*" Je ne savais pas si c'était sérieux ou seulement pour me faire peur. Elle m'agrippa et m'entraîna sur le chemin qui menait à une petite ferme qui se trouvait au pied de la colline. Je voulais protester, m'excuser et promettre de ne plus

recommencer mais aucun mot ne put sortir de ma bouche. Je tentais de me retenir à tout ce que je pouvais mais la main qui me tenait était trop puissante. Tout à coup je sentis une forte douleur dans la poitrine Et puis plus rien: le noir total.

Plus tard, je me suis réveillé dans un lit d'hôpital. Des gens sont venus me voir, ils étaient souriants sûrement contents de me voir revenir d'on ne sait où. Je n'ai jamais su ce qui m'était arrivé mais je garde en souvenir un thorax déformé avec deux côtes raccourcies. Avant de sortir de l'hôpital on me souffla : "Sois heureux que le ciel n'ait pas voulu de toi"

Au retour au Domaine, tout le monde ne pensait qu'au départ pour la France. Chacun se posait des questions:

"*Est-ce que ma mère viendra me reprendre ou me laissera-t-elle partir si loin ?*" La question est de savoir quelle attitude adopteraient les mères: reprendre leur enfant avec les vicissitudes de l'existence et perdre tout espoir de recommencer une nouvelle vie ou alors se séparer de son enfant dans l'espoir qu'il aurait une vie meilleure en France. Dans les conditions où elles étaient placées, on peut dire qu'elles n'avaient pas vraiment le choix. Les questions devenaient d'autant plus angoissantes que l'on s'approchait de la date fatidique.

On attendait, on espérait ...

Et le jour arriva... Et ce fut la catastrophe...

Les mères sont venues dire adieu à leurs enfants, les serrer une dernière fois dans leurs bras avant de les regarder s'éloigner.. Mais certaines manquaient à l'appel et des enfants sont partis sans aucune consolation.

Jacqui Maurice

En 1951 la FOEFI m'a placé à l'Ecole du Sacré-coeur de Tourane (Annam), un orphelinat mixte tenu par la congrégation des Sœurs missionnaires de St-Paul de Chartres (France).

A la fin août 1955 la FOEFI a demandé à la Sœur supérieure de préparer le prochain transfert en France d'un groupe de 10 Eurasiens âgés de 6 ans à 13 ans, j'ai eu la chance d'en faire partie. On nous a photographié en groupe avec la Sœur supérieure.

Fin septembre nous avons été transférés en avion de Tourane à Saïgon (Cochinchine). Je me souviens qu'au moment de la photographie souvenir au pied de la passerelle, j'ai éclaté en sanglots. Je venais de comprendre que je quittais définitivement l'Ecole du Sacré-coeur et les Sœurs qui s'étaient si bien occupées de moi, à la place de ma mère très jeune et très pauvre. Elle n'était pas là, elle avait refait sa vie à Hué. Je n'ai aucun souvenir d'elle et de sa famille, aucune photographie, aucun objet, aucune lettre. Ma bouche a conservé le goût délicieux unique de la canne à sucre fraîche, ma mère vendait des branches de canne à sucre sur un marché.

A Saïgon nous avons été hébergés pendant environ 2 semaines dans un grand pensionnat catholique de transit, à Cholon peut-être, nous étions très nombreux. Puis ce fut le vrai départ, la montée sur le bateau « L'Aurélia », je suivais mon groupe parmi 101

Eurasiens et 78 Eurasiennes de la FOEFI.

Le voyage a été très long, plus de 3 semaines. Je n'ai pas oublié l'escale coloré, animé, bruyant, folklorique à Colombo (Ceylan), des petits marchands sur leurs barques longeaient le bateau pour vendre des petits objets de souvenir aux voyageurs. A l'approche des côtes de l'Afrique certains ont crié : « Des éléphants ! ».

Le bateau « L'Aurélia » est arrivé à Marseille dans la nuit du 05 au 06 novembre 1955. Dans le matin gris nous avons rejoint 2 autocars qui nous ont fait traverser le Midi et le Centre de la France, la journée était ensoleillée, j'étais émerveillé par les couleurs flamboyantes de l'automne.

A l'arrivée à Semblançay en fin de journée nous étions 70 Eurasiens âgés de 6 ans à 15 ans, nous avons été accueillis par le directeur Mr. Jacques TEISSERENC, son épouse et quelques membres du personnel. Puis nous avons passé notre première nuit en France.

Le lendemain nous avons découvert le foyer de « La Source » dans un château, en fait un grand manoir avec un parc immense. Il était ouvert seulement depuis une semaine.

Nous avons couru partout, nous étions étonnés par le nombre incroyable de pommes très grosses et très mûres tombées à terre, nous les croquions à pleines dents.

En février et mars 1956 l'arrivée de 56 autres Eurasiens a fait monter l'effectif du foyer à son maximum de 126. Mais tout se passait comme si nous étions encore en Indochine.

En octobre 1958 la FOEFI mit fin aux 3 plus belles années de ma moyenne enfance, elle m'a placé avec 2 camarades dans un orphelinat catholique d'Orléans, entre 4 murs c'était le sol goudronné, quelques arbres, tout le contraire de Semblançay. Nous n'étions que 5 Eurasiens de la FOEFI immergés parmi 80 garçons âgés de 6 ans à 13 ans. C'était le prix à payer pour notre intégration dans la société française.



Henri Boidevin et Henri Decan à Semblançay



A VOUVRAY

Avec 140 Eurasiens nés des drames de la guerre



La F.O.E.F i. que préside M. William Bazé, conseiller de l'Union française, a accueilli dans la métropole 2000 jeunes Eurasiens dont le père, un soldat du corps expéditionnaire, est mort ou a disparu et qui restent à la seule charge de leur mère Indigente... lorsqu'ils ne sont pas seuls au monde. Un contrat est passé avec leur maman qui de les abandonne pas, la Fédération se chargeant, jusqu'à leur majorité ces enfants qui ont acquis par décision de justice la nationalité française. Quatre mille bambins encore sont assistés sur: place, au Vietnam.

C'est peu, sans doute: en regard du nombre de fils et de filles d'Européens, en Indochine (on estime qu'ils sont 300.000) mais cela représente pourtant, déjà, un effort réel.

Les 2.000 petits arrivés en France ont été placés dans des foyers, des pensions, où ils font leurs études et préparent leur avenir. la Fédération recevant des subventions de l'Etat.

Vouvray, où je me trouve, est l'un de ces centres; et la demeure spacieuse qui leur est affectée revit grâce aux 140 Eurasiens qui ont quitté Saïgon, ses faubourgs surpeuplés ou la brousse pour les paysages paisibles du val de Loire.

Le plus jeune est âgé de 5 ans et l'ainé en a 23. La plupart fréquentent l'école communale de Vouvray et la classe du foyer même qui y est attachée. Le dernier prix d'excellence a d'ailleurs été remporté par l'un

des pupilles de la Fédération Etienne Gloaguen. D'autres suivent les cours des écoles supérieures, ou apprennent un métier dans un centre d'apprentissage.

Plusieurs, déjà, ont réussi brillamment: une Jeune femme, entre autres. n'est-elle pas aujourd'hui juge au tribunal de Lille, chargée des tribunaux pour enfants du nord de la France?

Les 140 petits Français venus du lointain Vietnam ont été très bien accueillis par la population de Vouvray. Dès qu'ils eurent débarqué en Touraine. M. Huet, le maire de la ville. avait recommandé aux habitants :

« Ces enfants sont les fils de nos fils, ne l'oubliez pas. »

Et chacun s'en est souviert.

Gérald Tilly,

L'écho de Touraine (
25 décembre 1956)

Extrait du Grain de riz n°7



Avec les Eurasiens Français d'Indochine

« L'Echo de Touraine » a déjà évoqué, il y a trois ans le problème des petits Eurasiens, ces enfants nés mères annamites et de pères français (pendant la guerre d'Indochine, plus de 600.000 soldats ont séjourné dans ce pays). Parmi ces enfants, nombreux étaient ceux que les mamans ne voulaient pas ou ne pouvaient pas élever.

Des associations religieuses privées d'abord, puis le gouvernement français, ont pris en charge 9 ou 10.000 de ces pupilles. La Fédération des enfants d'Indochine (F.O.E.F.I.) a son Siège Social à Saïgon. Les enfants sont élevés dans leur Pays d'origine jusqu'à l'âge de cinq ou six ans. A ce moment, la plupart d'entre-eux sont dirigés sur la France où tout a été mis en oeuvre pour les recevoir dans les meilleures conditions.

Nous avons eu l'occasion nous rendre au foyer de Vouvray où nous avons été très aimablement reçus par M. Susini a succédé au Commandant Grolleau dans la tâche difficile de diriger la maison.

« Nous avons ici une centaine d'enfants de cinq à quatorze ans. Notre but est d'assurer à nos jeunes pupilles une éducation française, dans les meilleures conditions morales et matériels possibles. Dès leur arrivée, nous nous efforçons de les adapter à leurs nouvelles conditions de vie avec le maximum d'amitié et le minimum de discipline. Ce n'est d'ailleurs pas une tâche trop ingrate. Nos jeunes pensionnaires nous donnent toute satisfaction. »



M. Susini nous a fait visiter le foyer; l'ancienne auberge du Pont de Cisse a été entièrement transformée; dortoirs réfectoires,

tout est propre, bien aéré. Aux murs, décoration entièrement réalisée par les petits Eurasiens (le Directeur encourage les aspirations artistiques de ses enfants qui font souvent preuve de beaucoup de talent). Parmi les peintures et les dessins, nous avons vu très peu de paysages, de scènes de la vie d'Indochine. C'est sans doute la preuve que ces jeunes garçons ont adopté spontanément notre pays et ne pensent pas avec trop de regrets à leur terre natale.

Le Directeur, aidé de quatre surveillants a donc su s'assurer l'amitié et la sympathie de sa jeune troupe.

Une seule ombre au tableau, l'exiguïté des locaux, problème si général et si difficile à résoudre.

Les problèmes études, mais résolu celui-la. Les plus petits des enfants suivent en effet les cours de l'école communale de Vouvray, mais les plus grands doivent continuer leur instruction secondaire à Tours. C'est pourquoi un nouveau foyer a été créé, voici un an. C'est l'ancienne propriété du duc de Magenta. qui a été choisie et achetée, au 89 rue Mirabeau.



Nos prochaines rencontres



Pique-nique de la Pentecôte Le 18 mai 2024 à Nazelles



Abbaye de Saint Rambert les 29 et 30 juin 2024

Invité: Yves Denéchère qui présentera son nouveau livre.

Adhésions 2024 : 20€

Chèque, à l'ordre de « Amicale des Eurasiennes »
à envoyer à :

Germaine Schuller, 6 Quai d'Alger – 34 200 Sète
Renseignements, inscriptions :
germaineschuller@gmail.com



Notre Traditionnelle Rencontre Estivale aura lieu le
Week-End du 7 et 8 Septembre 2024
à Bréhémont (37)

Salle des séminaires de Loire - rue des déportés 37130 BREHEMONT

Samedi 7 septembre 2024

12 h : **Pique-nique tiré du sac (tables et chaises sur place) sur le port selon météo**
18 h 30 : **Assemblée Générale**
19h30h : **Apéro et Dîner (soirée animée par Jhò et José)**

Dimanche 8 septembre 2024

12 h. : **Buffet froid**

BULLETIN D'INSCRIPTION

A nous retourner impérativement au plus tard le 30 juillet 2024

Nom, prénom : Tél : Email :

Samedi Soir 7 septembre (dîner)

Adultes adhérents : 20 €
Non adhérent : 30 €
Enfants 10 à 15 ans : 10 €

Dimanche midi 8 septembre (buffet froid)

Adultes adhérents : 12 €
Non adhérent : 16 €
Enfants 10 à 15 ans : 5 €

TOTAL : €

BULLETIN ET REGLEMENT (CHEQUE A L'ORDRE DE « ASSOCIATION FOEFI ») A ENVOYER A

Roland REMOND – 1 bis allée de la Huberdière – 37530 NAZELLES NEGRON
Email : rrtop@aol.com – tél. 06 62 83 67 16

Chacun prendra en charge son hébergement, : vous pouvez consulter la liste en pièce jointe
Si le niveau de la Loire, le permet l'association « La matelote » vous proposera des ballades sur la Loire (payant)
Si vous êtes intéressé veuillez cocher la case, en indiquant le nombre de personnes

COMMUNE DE BREHEMONT
CHAMBRES D'HOTES – GITE ET CAMPING
Rencontre FOEFI du 7 et 8 Septembre 2024

CHOLET Jacques
13 rue de Rupuanne
Tél. 06.29.81.02.68
4 personnes

LELIEVRE Yves
1 le plessis
Tél. 06.85.20.38.38
5 personnes

SUNDHEIMER Amélie
48 rue Moreau
Tél. 06.10.78.49.52
4 personnes

THIZY Hervé
1 rue du Croissant
Tél. 06.24.94.71.62
4 personnes

GITE MARCADINA
17 rue de l'Aireau de la Caille
Tél. 06.26.31.86.10
5 personnes

Gîte de « la Moire »
DUMONT Claudie et Stéphane

3, rue de la Moire
Tél. 06.40.57.09.51
7 personnes

GITE DE LA CHAUMIERE
4 la Chaumière
Tél. 07.69.88.08.01
7 personnes

GITE « MAISON BOURG »
15 avenue du 11 novembre
Tél. 02.47.05.51.75
5 personnes

Mr et Mme STAB JOHNNY
19 rue de Lessert
Tél. 06.14.06.62.76
2 personnes

GITE DU BORD DE LOIRE
ALLARD Céline
24 rue des Boudres
Tél. 02.47.58.91.01
12 personnes

GITE « LA CLOSERIE DU PÂTIS »
2 le Pâtis Grandin
Tél. 06.22.68.77.46
14 personnes

GITE « LA PARENTHÈSE »
1 L'Aireau des Besniers
Tél. 06.41.76.83.18
4 personnes

GITE ARBASELLE
1 rue du Cent d'hommes
Tél. 06.22.37.25.71
6 personnes

GITE DE LA GRANGE
7, rue de la Moire
Tél. 06.31.05.03.93
6 personnes

AU GRE DE LA LOIRE
RENAULT CATHERINE
30 rue Moreau
Tél. 06.37.58.56.70
4 personnes

CHAMBRES D'HOTES

BELLER-KIBIDY JB et CORINNE
10 Les Devants de Rupuanne
Tél. 06.06.47.79.76 – 07.69.21.42.93
3 chambres – 8 personnes

CASTEL DE BREHEMONT
10 rue Ridet
Tél. 06.36.09.50.76
5 chambres – 13 personnes

GENNETEAU Chloé
14 rue de Rupuanne
Tél. 06.11.04.45.38
1 chambre 2 personnes

GITE ETAPE COMMUNAL

BREHEMONT
Place du 8 Mai
Tél. 02.47.96.84.71
Chambre et dortoir 25 places

CAMPING LOIRE ET CHATEAU ****

7 Rue du stade 37130 Bréhémont
Tél. 07.72.23.41.24
camping@loireetchateaux.com
<http://www.loireetchateaux.fr/>

CAMPING les Terrasses de RIVARENNES

Allée des Prés Sillauts
Tél. 06.84.09.32.44 – 02.47.95.70.12
contact@camping-les-terrasses-de-rivarennes.com

